

COLLECTION DU DOMAINE PUBLIC

JULES CÉSAR

WILLIAM SHAKESPEARE

Tragédie — 1599

RÉPLIQUE · TEXTE INTÉGRAL LIBRE & GRATUIT

NOTE D'ÉDITION & DOMAINE PUBLIC

*Cette œuvre dramatique appartient au **Domaine Public** universel. Libre de droits patrimoniaux, elle peut être lue, montée sur scène, imprimée et partagée en toute liberté.*

À propos de cette édition

Conçue pour le travail du comédien et la pratique du plateau, cette édition privilégie la lisibilité et l'aisance de mémorisation :

- **Confort de lecture** : Justification courte au fer à gauche pour alléger l'effort visuel et sécuriser le retour du regard.
- **Distinction immédiate** : Répliques en **Cormorant Garamond** et didascalies en **Inter**, évitant toute confusion à voix haute.
- **Repérage scénique** : Numérotation discrète toutes les 5 lignes et marges aérées de 20 mm pour les annotations de jeu.

L'application Réplique

Cette édition vous est offerte par **Réplique**, l'outil d'apprentissage des textes créé pour les comédiens et les metteurs en scène.

L'application vous accompagne dans l'apprentissage de vos rôles grâce à un parcours progressif (textes à trous, masquage par initiale, récitation au micro) et un **mode Italienne** qui vous donne la réplique au bon tempo, secondé par un souffleur discret en cas d'hésitation.

Répétez vos textes et retrouvez nos éditions sur

www.replique.pro

PERSONNAGES

BRUTUS	198 rép.	TRÉBONIUS	6 rép.
CASSIUS	142 rép.	VARRON	5 rép.
ANTOINE	55 rép.	FLAVIUS	5 rép.
CÉSAR	47 rép.	METELLUS	5 rép.
CASCA	40 rép.	LIGARIUS	5 rép.
LUCIUS	33 rép.	CICÉRON	4 rép.
DEUXIÈME CITOYEN	24 rép.	LÉPIDE	4 rép.
CINNA	22 rép.	PREMIER SOLDAT	4 rép.
MESSALA	21 rép.	VOLUMNIUS	4 rép.
PREMIER CITOYEN	19 rép.	STRATON	4 rép.
OCTAVE	19 rép.	SPECTRE	3 rép.
PORTIA	18 rép.	CATON	3 rép.
SERVITEUR	16 rép.	DARDANIUS	3 rép.
TROISIÈME CITOYEN	16 rép.	PUBLIUS	2 rép.
QUATRIÈME CITOYEN	15 rép.	POPILIUS	2 rép.
DÉCIUS	13 rép.	CLAUDIUS	2 rép.
CITOYENS	12 rép.	VARRON ET CLAUDIUS	2 rép.
TITINIUS	12 rép.	MESSAGER	2 rép.
DEVIN	11 rép.	TOUS LES CITOYENS	1 rép.

CLITUS	8 rép.	VOIX DIVERSES	1 rép.
ARTÉMIDORE	7 rép.	TITINIUS ET MESSALA	1 rép.
PINDARUS	7 rép.	SPECTRE DE CÉSAR	1 rép.
CALPHURNIA	7 rép.	DEUXIÈME SOLDAT	1 rép.
LUCILIUS	6 rép.	CRIS	1 rép.
MARULLUS	6 rép.	FIN DE JULES CÉSAR	1 rép.

SOMMAIRE

 Cliquez sur un acte pour y accéder directement

Acte I	6
---------------------	----------

ACTE I

SCÈNE I

(Rome. Une rue.)

FLAVIUS

- Hors d'ici ! Au logis, paresseux que vous êtes ! rentrez au logis.
- Est-ce fête aujourd'hui ? Eh ! ne savez-vous pas — qu'étant artisans, vous ne devez pas sortir — un jour ouvrable, sans les insignes
- de votre profession ?... Parle, toi, de quel métier es-tu ?

PREMIER CITOYEN

Moi, monsieur ? charpentier.

MARULLUS

- Où est ton tablier de cuir ? et ta règle ? — Que fais-tu ici dans tes plus beaux habits ?... — Et vous, monsieur, de quel métier êtes-vous ?

DEUXIÈME CITOYEN

Ma foi, monsieur, comparé à un ouvrier dans le beau, je ne suis, comme vous diriez, qu'un savetier.

MARULLUS

Mais quel est ton métier ?... réponds-moi nettement.

5

DEUXIÈME CITOYEN

Un métier, monsieur, que je puis exercer, j'espère, en toute sûreté de conscience : je fais aller les plus mauvaises mules.

MARULLUS

Quel métier, drôle ? mauvais drôle, quel métier ?

DEUXIÈME CITOYEN

Eh ! je vous en supplie, monsieur, ne vous mettez pas ainsi hors de vous. Au fait, si vous détraquez, je puis vous remettre en état.

MARULLUS

Qu'entends-tu par là ? me remettre en état, insolent !

DEUXIÈME CITOYEN

Eh mais, monsieur, vous ressemeler.

10

FLAVIUS

Tu es donc savetier ? L'es-tu ?

DEUXIÈME CITOYEN

Ma foi, monsieur, c'est mon alène qui me fait vivre : je ne me mêle des affaires des gens, hommes ou femmes, que par l'alène. Je suis en effet, monsieur, chirurgien de vieilles chaussures ; quand elles sont en grand danger, je les recouvre. Les hommes les plus respec-

tables qui aient jamais foulé cuir de vache ont fait leur chemin sur mon ouvrage.

FLAVIUS

— Mais pourquoi n'es-tu pas dans ton échoppe aujourd'hui ? — Pourquoi mènes-tu ces gens-là à travers les rues ?

DEUXIÈME CITOYEN

Ma foi, monsieur, pour user leurs souliers et me procurer plus de travail. Mais, en vérité, monsieur, nous chômons aujourd'hui pour voir César et nous réjouir de son triomphe.

FLAVIUS

— Allez, allez, mes bons compatriotes ; et, en expiation de votre faute, — assemblez tous les pauvres gens de votre sorte, — menez-les au bord du Tibre, et gonflez ses eaux — de vos larmes, jusqu'à ¹⁵ ce que le plus infime de ses flots — vienne baiser la plus haute de ses rives.

FLAVIUS

Les citoyens sortent.

FLAVIUS

— Voyez comme leur grossier métal s'est laissé toucher. — Ils s'évanouissent, la langue enchaînée dans le remords. — Allez par là au Capitole : — moi, j'irai par ici. Dépouillez les statues, — si vous les voyez parées d'ornements sacrés.

MARULLUS

Le pouvons-nous ? — Vous savez que c'est la fête des Lupercals.

FLAVIUS

Ils sortent.

FLAVIUS

‌

20

SCÈNE II

(La voie sacrée.)

CÉSAR

— Calphurnia !

CASCA

Holà ! silence ! César parle.

CASCA

La musique cesse.

CÉSAR

Calphurnia !

CALPHURNIA

— Me voici, monseigneur.

25

CÉSAR

— Tenez-vous sur le passage d'Antoine, — quand il accomplira sa course... Antoine !

ANTOINE

César, monseigneur ?

CÉSAR

— N’oubliez pas dans votre hâte, Antoine, — de toucher Calphurnia. Car nos anciens disent que — les femmes infécondes, touchées dans ce saint élan, — secouent le charme qui les stérilise

CÉSAR

.

ANTOINE

Je m’en souviendrai. — Quand César dit : Faites ceci , c’est fait. 30

CÉSAR

— En avant, et qu’on n’omette aucune cérémonie.

CÉSAR

Musique.

DEVIN

César !

CÉSAR

Hé ! qui appelle ?

CASCA

— Faites taire tout bruit... Silence, encore une fois. 35

CASCA

La musique cesse.

CÉSAR

— Qui m'appelle dans la foule ? — J'entends une voix, qui domine la musique, — crier : César !... Parle ! César est prêt à écouter.

DEVIN

— Prends garde aux Ides de Mars

DEVIN

.

CÉSAR

Quel est cet homme ?

40

BRUTUS

— Un devin. Il vous dit de prendre garde aux Ides de Mars.

CÉSAR

— Amenez-le devant moi, que je voie son visage.

CASSIUS

— Compagnon, sors de la foule : lève les yeux sur César.

CASSIUS

Le devin s'avance.

CÉSAR

— Qu’as-tu à me dire à présent ? Parle de nouveau.

45

DEVIN

— Prends garde aux Ides de Mars.

CÉSAR

— C’est un rêveur ; laissons-le... Passons.

CÉSAR

Symphonie. Tous sortent, excepté Brutus et Cassius.

CASSIUS

— Venez-vous voir l’ordre de la course

CASSIUS

?

50

BRUTUS

Moi, non.

CASSIUS

Je vous en prie, venez.

BRUTUS

— Je n’aime pas les jeux... Il me manque un peu de — cet esprit folâtre qui est dans Antoine. — Que je ne contrarie pas vos désirs, Cassius, — je vous laisse.

CASSIUS

Brutus, je vous observe depuis quelque temps. — Je ne trouve plus dans vos yeux cette affabilité, — cet air de tendresse que j’y trouvais naguère. — Vous traitez avec trop de froideur et de réserve — votre ami qui vous aime.

BRUTUS

Cassius, — ne vous y trompez pas. Si j’ai le front voilé, — c’est que mon regard troublé se tourne — sur moi-même. Je suis agité — depuis peu par des sentiments contraires, — par des préoccupa- 55
tions toutes personnelles, — et peut-être cela a-t-il altéré mes manières ; — mais que mes bons amis —

(et vous êtes du nombre, Cassius)

BRUTUS

, n’en soient pas affligés ; — qu’ils ne voient dans ma négligence — qu’une inadvertance du pauvre Brutus qui, en guerre avec lui-même, — oublie de témoigner aux autres son affection.

CASSIUS

— Je me suis donc bien trompé, Brutus, sur vos sentiments ; — et cette méprise est cause que j’ai enseveli dans mon cœur — des pensées d’une grande importance, de sérieuses méditations. — Dites-moi, bon Brutus, pouvez-vous voir votre visage ?

BRUTUS

— Non, Cassius ; car l’œil ne se voit — que réfléchi par un autre objet.

CASSIUS

C'est juste. — Et l'on déplore grandement, Brutus, — que vous n'ayez pas de miroir qui reflète — à vos yeux votre mérite caché — et vous fasse voir votre image. J'ai entendu — les personnages les plus respectables de Rome, — l'immortel César excepté, parler de Brutus, — et, gémissant sous le joug qui accable notre génération, — souhaiter que le noble Brutus eût des yeux.

BRUTUS

— Dans quel danger voulez-vous m'entraîner, Cassius, — que vous me pressiez ainsi de chercher en moi-même — ce qui n'y est ⁶⁰ pas ?

CASSIUS

— Préparez-vous donc à m'écouter, bon Brutus ; — et puisque vous vous reconnaissez incapable de bien vous voir — sans réflecteur, je serai, moi, votre miroir, — et je vous révélerai discrètement à vous-même — ce que vous ne connaissez pas de vous-même. — Et ne vous défiez pas de moi, doux Brutus. — Si je suis un farceur vulgaire, si j'ai coutume — de prostituer les serments d'une affection banale — au premier flagorneur venu ; si vous me regardez — comme un homme qui cajole les gens, les serre dans ses bras — et les déchire ensuite, comme un homme — qui, dans un banquet, fait profession d'aimer — toute la salle, alors tenez-moi pour dangereux.

CASSIUS

Fanfares et acclamations au loin.

BRUTUS

— Que signifie cette acclamation ? Je crains que le peuple — ne choisisse César pour son roi.

CASSIUS

Ah ! vous le craignez ? — Je dois donc croire que vous ne le voudriez pas.

CASSIUS

Fanfares. Acclamations.

65

BRUTUS

Une autre acclamation ! — Je crois qu'on applaudit — à de nouveaux honneurs qui accablent César.

BRUTUS

— Que vous m'aimiez, c'est ce dont je ne doute point. — Où vous voudriez m'amener, je l'entrevois. — Ce que je pense de ceci et de cette époque, — je le révélerai plus tard. Pour le moment, — je voudrais, et je m'adresse à vous en toute affection, — ne pas être pressé davantage. Ce que vous avez dit, — je l'examinerai ; ce que vous avez à dire, — je l'écouterai avec patience ; et je trouverai un moment — opportun pour causer entre nous de ces grandes choses. — Jusqu'alors, mon noble ami, ruminez ceci : — Brutus aimerait mieux être un villageois — que se regarder comme un fils de Rome — aux dures conditions que ces temps — vont probablement nous imposer.

CASSIUS

— Je suis bien aise que mes faibles paroles — aient du moins fait jaillir de Brutus cette étincelle.

BRUTUS

— Les jeux sont terminés, et César revient.

CASSIUS

— Quand ils passeront, tirez Casca par la manche, — et il vous dira, à sa piquante manière, — ce qui s'est passé de remarquable aujourd'hui. 70

CASSIUS

— Casca nous dira de quoi il s'agit.

CÉSAR

Antoine !

ANTOINE

César !

CÉSAR

— Je veux près de moi des hommes gras, — des hommes à la face luisante et qui dorment les nuits. — Ce Cassius là-bas a l'air bien maigre et famélique ; — il pense trop. De tels hommes sont dangereux

CÉSAR

75

ANTOINE

— Ne le craignez pas, César ; il n'est pas dangereux : — c'est un noble Romain, et bien disposé.

CÉSAR

Je voudrais qu'il fût plus gras, mais je ne le crains point. — Pourtant, si ma gloire était accessible à la crainte, — je ne sais quel homme j'évitais — aussi volontiers que ce sec Cassius. Il lit beaucoup : — il est grand observateur, et il voit — clairement à travers les actions des hommes. Il n'aime pas les jeux, — comme toi, Antoine ; il n'écoute pas la musique ; — rarement il sourit, et il sourit de telle sorte — qu'il semble se moquer de lui-même et mépriser son humeur — de s'être laissé entraîner à sourire de quelque chose. — Des hommes tels que lui n'ont jamais le cœur à l'aise, — tant qu'ils voient un plus grand qu'eux-mêmes : — et voilà pourquoi ils sont dangereux. — Je te dis ce qui est à craindre plutôt — que ce que je crains, — car je suis toujours César. — Passe à ma droite, car je suis sourd de cette oreille, — et dis-moi sincèrement ce que tu penses de lui. —

CÉSAR

César sort avec son cortège. Casca seul reste avec Brutus et Cassius.

CASCA

Vous m'avez tiré par mon manteau : voudriez-vous me parler ?

BRUTUS

— Oui, Casca : dites-nous, qu'est-il arrivé aujourd'hui, — que César a l'air morose —

80

BRUTUS

?

CASCA

Mais vous étiez avec lui, n'est-ce pas ?

BRUTUS

— En ce cas, je ne demanderais pas à Casca ce qui est arrivé. —

CASCA

Eh bien, on lui a offert une couronne ; et, au moment où on la lui offrait, il l'a repoussée avec le revers de sa main, comme ceci ; et alors le peuple a poussé une acclamation.

BRUTUS

Et pourquoi le second cri ?

85

CASCA

Eh ! pour la même raison.

CASSIUS

Ils ont vociféré trois fois... Pourquoi la dernière ?

CASCA

Eh ! pour la même raison.

BRUTUS

Est-ce que la couronne lui a été offerte trois fois ?

CASCA

Oui, morbleu ; et il l'a repoussée trois fois, mais chaque fois plus
mollement ; et à chaque refus mes honnêtes voisins acclamaient. ⁹⁰

CASSIUS

Qui lui a offert la couronne ?

CASCA

Eh ! Antoine.

BRUTUS

Dites-nous de quelle manière, aimable Casca.

CASCA

Je pourrais aussi bien m'aller pendre que vous le dire. C'était une pure bouffonnerie ; je n'y ai pas fait attention. J'ai vu Marc Antoine lui offrir une couronne ; encore n'était-ce pas une couronne, c'était une de ces guirlandes, vous savez ; et, comme je vous l'ai dit, il l'a repoussée une fois ; mais malgré tout, à mon idée, il avait grande envie de la prendre. Alors, l'autre la lui a offerte de nouveau ; alors, il l'a repoussée de nouveau ; mais, à mon idée, il avait beaucoup de peine à en écarter ses doigts. Et alors, l'autre la lui a offerte pour la troisième fois ; pour la troisième fois il l'a repoussée ; et toujours, à

chaque refus, les badauds vociféraient, et claquaient des mains, et faisaient voler leurs bonnets de nuit crasseux, et, parce que César refusait la couronne, exhalaient une telle quantité d'haleines infectes que César en a été presque suffoqué ; car il s'est évanoui, et il est tombé. Et pour ma part je n'osais pas rire, de peur d'ouvrir les lèvres et de recevoir le mauvais air.

CASSIUS

Doucement, je vous prie. Quoi ! César s'est évanoui !

95

CASCA

Il est tombé en pleine place du marché, et il avait l'écume à la bouche, et il était sans voix !

BRUTUS

— C'est fort vraisemblable : il tombe du haut mal.

CASSIUS

— Non, ce n'est pas César, c'est vous et moi, — c'est l'honnête Casca, c'est nous qui tombons du haut mal. —

BRUTUS

— Qu'a-t-il dit, quand il est revenu à lui ? —

CASCA

Morbleu, avant de tomber, quand il a vu le troupeau populaire se réjouir de ce qu'il refusait la couronne, il m'a ouvert brusquement son pourpoint et leur a présenté sa gorge à couper. Que n'étais-je un de ses artisans ! S'il n'est pas vrai qu'alors je l'eusse pris au mot, je veux aller en enfer parmi les coquins !... Et sur ce,

100

il est tombé. Quand il est revenu à lui, il a déclaré que, s'il avait fait ou dit quelque chose de déplacé, il priait Leurs Honneurs de l'attribuer à son infirmité. Trois ou quatre filles près de moi ont crié : Hélas ! la bonne âme ! et lui ont pardonné de tout leur cœur. Mais il ne faut pas y prendre garde : si César avait poignardé leurs mères, elles n'auraient pas fait moins.

BRUTUS

Et c'est après cela qu'il est revenu si morose ?

CASCA

Oui.

CASSIUS

Cicéron a-t-il dit quelque chose ?

CASCA

Oui, il a parlé grec.

CASSIUS

Quel sens avaient ses paroles ?

105

CASSIUS

Voulez-vous souper avec moi ce soir, Casca ?

CASCA

Non, je suis engagé.

CASSIUS

Voulez-vous dîner avec moi demain ?

CASCA

Oui, si je suis vivant, si ce caprice vous dure et si votre dîner vaut la peine d'être mangé.

CASSIUS

Bon, je vous attendrai.

110

CASCA

Soit. Adieu à tous deux.

CASCA

Il sort.

BRUTUS

— Que ce garçon s'est épaissi ! — Il était d'une complexion si vive quand il allait à l'école !

CASSIUS

Tel il est encore, — si apathique qu'il paraisse, — dans l'exécution de toute entreprise noble ou hardie. — Cette rudesse est l'assaisonnement de son bel esprit ; — elle met les gens en goût et leur fait digérer ses paroles — de meilleur appétit.

BRUTUS

— C'est vrai. Pour cette fois je vous quitte. — Demain, si vous désirez me parler, — j'irai chez vous ; ou, si vous le préférez, — venez chez moi, je vous attendrai. 115

CASSIUS

— Je viendrai... Jusque-là songe à l'univers.

CASSIUS

Brutus sort.

CASSIUS

Il sort.

CASSIUS

‌

SCÈNE III

(Rome. Une rue.)

CICÉRON

— Bonsoir, Casca. Est-ce que vous avez — reconduit César ? — Pourquoi êtes-vous hors d'haleine ? et pourquoi semblez-vous si effaré ? 120

CASCA

— N’êtes-vous pas ému quand toute la masse de la terre — tremble comme une chose mal affermie ? Ô Cicéron, — j’ai vu des tempêtes où les vents grondants — fendaient les chênes nouveaux, et j’ai vu — l’ambitieux océan s’enfler, et faire rage, et écumer, — et s’élever jusqu’aux nues menaçantes ; — mais jamais avant cette nuit, jamais avant cette heure, — je n’avais traversé une tempête ruisselante de feu. — Ou il y a une guerre civile dans le ciel, — ou le monde, trop insolent envers les dieux, les provoque à déchaîner la destruction.

CICÉRON

— Quoi ! avez-vous vu quelque chose de plus surprenant ?

CASCA

— Un esclave public

(vous le connaissez bien de vue)

CASCA

, — a levé sa main gauche qui a flamboyé et brûlé — comme vingt torches ; et cependant sa main, — insensible à la flamme, est restée intacte

CASCA

. — En outre

125

(depuis lors je n’ai pas rengainé mon épée)

CASCA

, — j'ai rencontré près du Capitole un lion — qui m'a jeté un éclair, et, farouche, a passé — sans me faire de mal. Là — étaient entassées une centaine de femmes spectrales, — que la peur avait défigurées. Elles juraient avoir vu — des hommes tout en feu errer dans les rues. — Et hier l'oiseau de nuit s'est abattu — sur la place du marché, en plein midi, — huant et criant. Quand de tels prodiges — surviennent conjointement, qu'on ne dise pas : — En voici les motifs, ils sont naturels ! — car je crois que ce sont des présages néfastes — pour la région qu'ils désignent.

CICÉRON

En effet, c'est une époque étrange : — mais les hommes peuvent interpréter les choses à leur manière, — et tout à fait à contre-sens. — Est-ce que César vient demain au Capitole ?

CASCA

— Oui ; car il a chargé Antoine de vous faire savoir qu'il y serait demain.

CICÉRON

— Bonne nuit donc, Casca : ce ciel si troublé — n'invite pas à la promenade.

CASCA

Adieu, Cicéron.

130

CASCA

Cicéron sort.

CASSIUS

— Qui est là ?

CASCA

Un Romain.

CASSIUS

C'est votre voix, Casca.

CASCA

— Votre oreille est bonne. Cassius, quelle nuit que celle-ci !

135

CASSIUS

— Une nuit fort agréable aux honnêtes gens.

CASCA

— Qui jamais a vu les cieux si menaçants ?

CASSIUS

— Quiconque a vu la terre si pleine de crimes ! — Pour moi j'ai marché dans les rues, — en m'exposant à cette nuit périlleuse ; — et défait comme vous me voyez, Casca, — j'ai présenté ma poitrine nue aux pierres de la foudre ; — et quand le sillage bleu de l'éclair semblait ouvrir — le sein du ciel, je m'offrais — au jet même de sa flamme.

CASCA

— Mais pourquoi tentiez-vous ainsi les cieux ? — C'est aux hommes de craindre et de trembler, — quand les dieux tout-puissants nous envoient ces signes, — formidables hérauts, pour nous épouvanter.

CASCA

— C'est de César que vous parlez, n'est-ce pas, Cassius ?

140

CASSIUS

— Peu importe de qui. Les Romains d'aujourd'hui — ont des nerfs et des membres, ainsi que leurs ancêtres. — Mais, hélas ! le génie de nos pères est mort, — et nous sommes gouvernés par l'esprit de nos mères : — notre joug et notre soumission nous montrent efféminés.

CASCA

— En effet, on dit que demain les sénateurs — comptent établir César comme roi, — et qu'il portera la couronne sur terre et sur mer, — partout, excepté en Italie.

CASCA

Je le puis aussi ! — Tout esclave porte dans sa propre main — le pouvoir de briser sa captivité.

CASSIUS

— Et pourquoi donc César serait-il un tyran ? — Pauvre homme ! je sais bien qu'il ne serait pas loup, — s'il ne voyait que les Romains sont des brebis. — Il ne serait pas lion, si les Romains n'étaient des biches. — Ceux qui veulent faire à la hâte un grand feu —

l'allument avec de faibles brins de paille. Quelle ordure, — quel rebut, quel fumier est donc Rome pour n'être plus — que l'immonde combustible qui illumine — un être aussi vil que César ! Mais, ô douleur ! où m'as-tu conduit ? Je parle peut-être — devant un esclave volontaire : alors, je sais — que j'aurai à répondre de ceci. Mais je suis armé, — et les dangers me sont indifférents !

CASCA

— Vous parlez à Casca, à un homme — qui n'est pas un délateur grimaçant. Prenez ma main : — formez une faction pour redresser tous ces griefs : — et je poserai mon pied aussi loin — que le plus avancé. 145

CASCA

— Rangeons-nous un moment, car voici quelqu'un qui vient en toute hâte.

CASSIUS

— C'est Cinna ; je le reconnais à sa démarche : — c'est un ami... Cinna, où courez-vous ainsi ?

CINNA

— À votre recherche... Qui est là ? Métellus Cimber ?

CASSIUS

— Non, c'est Casca : un affilié — à notre entreprise. Ne suis-je pas attendu, Cinna ?

CINNA

— J'en suis bien aise. Quelle nuit terrible ! — Deux ou trois
d'entre nous ont vu d'étranges visions.

150

CASSIUS

— Ne suis-je pas attendu, Cinna ? dites-moi.

CINNA

Oui, vous l'êtes. — Oh ! Cassius, si seulement vous pouviez gagner
le noble Brutus — à notre parti !

CASSIUS

— Soyez satisfait, bon Cinna. Prenez ce papier, — et ayez soin de le
déposer dans la chaire du prêteur, — que Brutus puisse l'y trouver ;
jetez celui-ci — à sa fenêtre, fixez celui-ci avec de la cire — sur la
statue du vieux Brutus ; cela fait, — rendez-vous au porche de Pom-
pée, où vous nous trouverez. — Décius Brutus et Trébonius y sont-
ils

CASSIUS

?

CINNA

— Tous, sauf Métellus Cimber, qui est allé — vous chercher chez
vous... C'est bon, je vais me dépêcher, — et disposer ces papiers
comme vous me l'avez dit.

155

CASSIUS

— Cela fait, rendez-vous au théâtre de Pompée.

CASSIUS

Sort Cinna.

CASSIUS

— Venez, Casca : avant le jour, nous irons, vous et moi, — faire visite à Brutus : il est déjà aux trois quarts — à nous ; et l'homme tout entier — se reconnaîtra nôtre à la première rencontre.

CASCA

— Oh ! il est placé bien haut dans le cœur du peuple. — Ce qui en nous paraîtrait un crime, — son prestige, comme la plus riche alchimie, — le transformera en vertu et en mérite

CASCA

.

160

CASSIUS

— Vous avez bien apprécié l'homme et son mérite, — et le grand besoin que nous avons de lui. Marchons, — car il est plus de minuit ; et, avant le jour, — nous irons l'éveiller et nous assurer de lui.

CASSIUS

Ils sortent.

CASSIUS

‌

SCÈNE IV

(Rome. Le verger de Brutus.)

BRUTUS

— Holà ! Lucius ! — Je ne puis, au progrès des astres, — juger combien le jour est proche... Lucius ! allons ! — Je voudrais avoir le défaut de dormir aussi profondément... — Viendras-tu, Lucius, viendras-tu ?... Allons, éveille-toi... Holà, Lucius !

LUCIUS

Avez-vous appelé, monseigneur ?

165

BRUTUS

Lucius, mets un flambeau dans mon laboratoire. — Dès qu'il sera allumé, viens ici m'avertir.

LUCIUS

J'obéis, monseigneur.

LUCIUS

Il sort.

BRUTUS

— Ce doit être par sa mort, et, pour ma part, — je n'ai personnellement aucun motif de le frapper — que la cause publique. Il veut être couronné ! — À quel point cela peut changer sa nature, voilà la question. — C'est le jour éclatant qui fait surgir la vipère — et nous convie à une marche prudente. Le couronner ! Cela... — Et alors, j'en conviens, nous l'armons d'un dard — qu'il peut rendre dange-

reux à volonté. — L'abus de la grandeur, c'est quand elle sépare — la pitié du pouvoir. Et pour dire la vérité sur César, — je n'ai jamais vu que ses passions dominassent — sa raison. Mais il est d'une vulgaire expérience — que la jeune ambition se fait de l'humilité une échelle, — vers laquelle elle se tourne tant qu'elle monte ; — mais dès qu'une fois elle atteint le sommet suprême, elle tourne le dos à l'échelle, — et regarde dans les nues, dédaignant les vils degrés — par lesquels elle s'est élevée. Voilà ce que pourrait César : donc, pour qu'il ne le puisse pas, prévenons-le. Et, puisque la querelle — ne saurait trouver de prétexte dans ce qu'il est aujourd'hui, — donnons pour raison que ce qu'il est, une fois agrandi, — nous précipiterait dans telles et telles extrémités. — Et, en conséquence, regardons-le comme l'embryon d'un serpent — qui, à peine éclos, deviendrait malfaisant par nature, — et tuons-le dans l'œuf.

LUCIUS

Il remet un pli à Brutus.

170

BRUTUS

— Allez vous recoucher, il n'est pas jour... — N'est-ce pas demain, mon enfant, les Ides de Mars ?

LUCIUS

Je ne sais pas, monsieur.

BRUTUS

— Regardez dans le calendrier, et revenez me le dire.

LUCIUS

— J'obéis, monsieur.

LUCIUS

Il sort.

175

BRUTUS

Les météores qui sifflent dans les airs — donnent tant de lumière que je puis lire à leur clarté.

BRUTUS

Il ouvre la lettre et lit.

BRUTUS

— Brutus, tu dors ; éveille-toi et regarde-toi. — Faut-il que Rome, etc. Parle, frappe, redresse. — Brutus, tu dors. Éveille-toi !

BRUTUS

— J’ai ramassé — souvent de pareilles adresses jetées sur mon passage. — Faut-il que Rome... Je dois achever ainsi : — Faut-il que Rome tremble sous le despotisme d’un homme ? Quoi ! Rome ! — C’est des rues de Rome que mes ancêtres — chassèrent le Tarquin, alors qu’il portait le nom de roi. — Parle, frappe, redresse ! On me conjure donc — de parler et de frapper. Ô Rome ! je t’en fais la promesse, — si le redressement est possible, tu obtiendras — de Brutus le plein accomplissement de ta demande.

LUCIUS

— Monsieur, Mars a traversé quatorze jours.

180

LUCIUS

On frappe derrière le théâtre.

BRUTUS

— C'est bon. Va à la porte ; quelqu'un frappe.

BRUTUS

Lucius sort.

BRUTUS

— Depuis que Cassius m'a aiguisé contre César, — je n'ai pas dormi. — Entre l'exécution d'une chose terrible — et la conception première, tout l'interim — est une vision fantastique, un rêve hideux. — Le génie et ses instruments mortels — tiennent alors conseil, et la nature humaine — est comme un petit royaume — troublé par les ferments d'une insurrection.

LUCIUS

— Monsieur, c'est votre frère Cassius qui est à la porte : — il demande à vous voir.

185

BRUTUS

Est-il seul ?

LUCIUS

— Non, monsieur : d'autres sont avec lui.

BRUTUS

Les connaissez-vous ?

LUCIUS

— Non, monsieur, leurs chapeaux sont rabattus sur leurs oreilles, — et leurs visages sont à demi ensevelis dans leurs manteaux — en sorte qu’il m’a été tout à fait impossible de les reconnaître — à leurs traits.

BRUTUS

Faites-les entrer.

190

BRUTUS

Lucius sort.

CASSIUS

— Je crois que nous troublons indiscrètement votre repos. — Bonjour, Brutus !... Nous vous dérangeons ?

BRUTUS

— Je suis debout depuis une heure ; j’ai été éveillé toute la nuit. — Ces hommes qui viennent avec vous me sont-ils connus ?

CASSIUS

— Oui, tous, et il n’en est pas un — qui ne vous honore, pas un qui ne souhaite — que vous n’ayez de vous-même l’opinion qu’en a tout noble Romain. — Celui-ci est Trébonius.

BRUTUS

Il est le bienvenu ici.

195

CASSIUS

— Celui-ci, Décius Brutus.

BRUTUS

Il est le bienvenu ici.

CASSIUS

— Celui-ci, Casca ; celui-ci, Cinna ; — et celui-ci, Métellus Cimber.

BRUTUS

Ils sont tous les bienvenus. — Quels soucis vigilants s’interposent
— entre vos yeux et la nuit ?

CASSIUS

Puis-je vous dire un mot ?

200

CASSIUS

Il cause à voix basse avec Brutus.

DÉCIUS

— C’est ici le levant. N’est-ce pas le jour qui apparaît ici ?

CASCA

— Non.

CINNA

Oh ! pardon, monsieur, c’est lui ; et ces lignes grises — qui rayent
les nuages là-haut, sont les messagères du jour.

CASCA

— Vous allez confesser que vous vous trompez tous deux. — C’est ici, ici même où je pointe mon épée, que le soleil se lève : — il monte au loin dans le sud, — apportant avec lui la jeune saison de l’année. — Dans deux mois environ, c’est beaucoup plus haut dans le nord — qu’il présentera son premier feu ; et le haut orient — est ici, juste dans la direction du Capitole.

205

BRUTUS

— Donnez-moi tous la main, l’un après l’autre.

CASSIUS

— Et jurons d’accomplir notre résolution.

CASSIUS

— Mais que pensez-vous de Cicéron ? Le sonderons-nous ? — Je crois qu’il nous soutiendra très-énergiquement

CASSIUS

.

CASCA

— Ne le laissons pas en dehors.

210

CINNA

Non, certes.

METELLUS

— Oh ! ayons-le pour nous : ses cheveux d'argent — nous vaudront la bonne opinion des hommes, — et nous achèteront des voix pour louer nos actes. — On dira que son jugement a guidé nos bras : — notre jeunesse et notre imprudence disparaîtront — ensevelies dans sa gravité.

BRUTUS

— Oh ! ne le nommez pas ; ne nous ouvrons point à lui ; — jamais il ne voudra poursuivre ce que — d'autres ont commencé.

CASSIUS

Eh bien, laissons-le en dehors.

CASCA

— En effet, il n'est pas notre homme.

215

DÉCIUS

— Ne touchera-t-on qu'à César ?

CASSIUS

— Décius, la question est juste. Il n'est pas bon, je crois, — que Marc-Antoine, si chéri de César, — survive à César. Nous trouvons en lui — un rusé machinateur ; et, vous le savez, ses ressources, — s'il sait en tirer parti, seraient assez étendues — pour nous inquiéter tous. Afin d'empêcher cela, — qu'Antoine et César tombent ensemble

CASSIUS

!

CASSIUS

Pourtant, je le redoute ; — car cette affection enracinée qu’il a pour César...

BRUTUS

— Hélas ! bon Cassius, ne pensez plus à lui. — S’il aime César, il n’aura d’action — que sur lui-même : il pourra s’affecter et mourir pour César ; — et encore est-ce beaucoup dire, car il est adonné — aux plaisirs, à la dissipation et aux nombreuses compagnies. ²²⁰

TRÉBONIUS

— Il n’est point à craindre : ne le faisons pas mourir ; — il est homme à vivre et à rire plus tard de tout ceci.

TRÉBONIUS

L’horloge sonne.

BRUTUS

— Silence, comptons les heures.

CASSIUS

L’horloge a frappé trois coups.

TRÉBONIUS

— Il est temps de nous séparer.

225

CASSIUS

Mais on ne sait encore — si César voudra, ou non, sortir aujourd'hui : — car depuis peu il est devenu superstitieux, — en dépit de l'opinion arrêtée qu'il avait autrefois — sur les visions, les rêves et les présages. Il se peut que ces éclatants prodiges, — les terreurs inaccoutumées de cette nuit, — et l'avis de ses augures — l'empêchent aujourd'hui d'aller au Capitole.

CASSIUS

— Eh ! nous irons tous le chercher chez lui.

BRUTUS

— À huit heures, au plus tard, n'est-ce pas ?

CINNA

— Oui, au plus tard, et n'y manquons pas.

METELLUS

— Caius Ligarius est hostile à César — qui lui a reproché durement d'avoir bien parlé de Pompée. — Je m'étonne qu'aucun de vous n'ait pensé à lui.

230

BRUTUS

— Eh bien, mon bon Métellus, allez le trouver : — il m'est dévoué, et je lui ai donné sujet de l'être. — Envoyez le ici et je le formerai.

CASSIUS

La matinée avance sur nous. Nous vous laissons, Brutus. — Sur ce, amis, dispersez-vous ; mais rappelez-vous tous — ce que vous avez dit, et montrez-vous de vrais Romains.

BRUTUS

— Braves gentilshommes, ayez l'air riant et serein. — Que notre visage ne décèle pas nos desseins. — Soutenons notre rôle, ainsi que nos acteurs romains, — avec une ardeur infatigable et une immuable constance. — Et sur ce, bonjour à tous

BRUTUS

.

BRUTUS

Tous sortent, excepté Brutus.

235

PORTIA

Brutus, monseigneur !

BRUTUS

— Portia, que voulez-vous ? Pourquoi vous levez-vous déjà ? — Il n'est pas bon pour votre santé d'exposer ainsi — votre frêle complexion à l'âpre fraîcheur de la matinée.

PORTIA

— Ni pour votre santé non plus. Brutus, vous vous êtes sans pitié — dérobé de mon lit. Hier soir, à souper, — vous vous êtes levé brusquement et vous êtes mis à marcher, — les bras croisés, rêvant et

soupirant ; — et, quand je vous ai demandé ce que vous aviez, — vous m’avez envisagée d’un air dur. — Je vous ai pressé de nouveau ; alors vous vous êtes gratté la tête, — et vous avez frappé du pied avec impatience. — J’ai eu beau insister, vous n’avez pas répondu ; — mais, d’un geste de colère, vous m’avez fait signe de vous laisser. J’ai obéi, — craignant d’augmenter un courroux — qui ne semblait que trop enflammé, et espérant — d’ailleurs que c’était uniquement un de ces accès d’humeur auxquels — tout homme est sujet à son heure. — Cette anxiété ne vous laisse ni manger, ni parler, ni dormir : — et si elle avait autant d’action sur vos traits — qu’elle a d’empire sur votre caractère, — je ne vous reconnaîtrais pas, Brutus. Mon cher seigneur, — apprenez-moi la cause de votre chagrin.

BRUTUS

— Je ne me porte pas bien ; voilà tout.

PORTIA

— Brutus est raisonnable ; et, s’il avait perdu la santé, — il emploierait tous les moyens pour la recouvrer.

240

BRUTUS

— Eh ! c’est ce que je fais... Ma bonne Portia, allez au lit.

PORTIA

— Brutus est malade ? Est-il donc salutaire — de sortir dans ce déshabillé et d’aspirer les brumes — de l’humide matinée ? Quoi ! Brutus est malade — et il se dérobe à son lit bienfaisant — pour braver les miasmes pernicioeux de la nuit, — pour provoquer l’air moite et impur — à augmenter son mal ? Non, mon Brutus, — c’est dans votre âme qu’est le mal qui vous tourmente ; — et, en vertu de mes

droits et de mon titre, — je dois le connaître. Ah ! je vous conjure — à genoux, par ma beauté vantée naguère, par tous vos vœux d’amour et par ce vœu suprême — qui nous incorpora l’un à l’autre et nous fit un, — de me révéler à moi, votre autre vous-même, votre moitié, — ce qui vous pèse ainsi ! Quels sont les hommes qui cette nuit — sont venus vous trouver ? car il en est entré — six ou sept qui cachaient leur visage — aux ténèbres même.

BRUTUS

Ne vous agenouillez pas, ma gentille Portia.

PORTIA

— Je n’en aurais pas besoin, si vous étiez mon gentil Brutus. Dans le pacte de notre mariage, dites-moi, Brutus, — y a-t-il cette restriction que je ne dois pas connaître les secrets — qui vous touchent ? Ne suis-je un autre vous-même — que sous certaines réserves, dans une certaine mesure, — pour vous tenir compagnie à table, réchauffer votre lit, — et causer parfois avec vous ? N’occupé-je que les faubourgs — de votre bon plaisir ? Si c’est là tout, — Portia est la concubine de Brutus, et non son épouse.

PORTIA

— Si cela était vrai, je connaîtrais ce secret. — Je l’accorde, je suis une femme, mais — une femme que le seigneur Brutus a prise pour épouse. — Je l’accorde, je suis une femme, mais — une femme de bonne renommée, la fille de Caton ! — Croyez-vous que je ne suis pas plus forte que mon sexe, — étant ainsi née et ainsi mariée ? — Dites-moi vos pensées ; je ne les révélerai pas. — J’ai fait une forte épreuve de ma fermeté, — en me blessant volontairement — ici, à la cuisse. Je puis porter cette douleur avec patience ; — et pourquoi pas les secrets de mon mari ?

245

BRUTUS

Ô dieux ! — rendez-moi digne de cette noble femme ! —

BRUTUS

On frappe.

BRUTUS

— Écoute, écoute ! on frappe. Portia, rentre un moment ; — et tout à l'heure ton sein partagera — les secrets de mon cœur. — Je t'expliquerai tous mes engagements, — et les sombres caractères imprimés sur mon front. Quitte-moi vite.

BRUTUS

Sort Portia.

BRUTUS

Lucius, qui est-ce qui frappe ?

250

LUCIUS

— Voici un malade qui voudrait vous parler.

BRUTUS

— Caius Ligarius, celui dont parlait Métellus.

BRUTUS

À Lucius.

BRUTUS

— Enfant, éloigne-toi... Caius Ligarius ! Eh bien ?

LIGARIUS

— Agréez le salut d'une voix affaiblie.

255

BRUTUS

— Oh ! quel moment vous avez choisi, brave Caius, — pour être emmitouflé ! que je voudrais ne pas vous voir malade !

LIGARIUS

Je ne suis pas malade, si Brutus a en projet — un exploit digne du renom d'honneur...

BRUTUS

— J'ai en projet un exploit de ce genre, Ligarius. — Que n'avez-vous, pour m'entendre, l'oreille de la santé !

LIGARIUS

— Par tous les dieux devant qui s'inclinent les Romains, — je secoue ici ma maladie. Âme de Rome ! — fils vaillant, issu de généreuses entrailles ! — tu as, comme un exorciste, évoqué — mes esprits moribonds. Maintenant, dis-moi de courir, — et je m'évertuerai à des choses impossibles, — et j'en viendrai à bout. Que faut-il faire ?

BRUTUS

— Une œuvre qui rendra les hommes malades bien portants.

260

LIGARIUS

— Mais n'en est-il pas de bien portants que nous devons rendre malades ?

BRUTUS

— Oui, nous le devons. Mon Caïus, — je t'expliquerai la chose en nous rendant — où nous avons affaire.

LIGARIUS

Marchez, — et avec une nouvelle flamme au cœur, je vous suis — pour je sais quelle entreprise : il suffit — que Brutus me guide.

BRUTUS

Suis-moi donc.

BRUTUS

Ils sortent.

265

BRUTUS

‌

SCÈNE V

(Rome. Dans le palais de César.)

CÉSAR

— Ni le ciel ni la terre n'ont été en paix cette nuit. — Trois fois, dans son sommeil, Calphurnia a crié : — À l'aide ! on assassine César !...

CÉSAR

Haussant la voix.

CÉSAR

Y a-t-il quelqu'un ici ?

SERVITEUR

— Monseigneur ?

270

CÉSAR

Va dire aux prêtres d'offrir immédiatement un sacrifice, — et rap-
porte-moi leurs opinions sur le résultat.

SERVITEUR

— Oui, monseigneur.

SERVITEUR

Il sort.

CALPHURNIA

Que prétendez-vous, César ? Penseriez-vous à sortir ? — Vous ne
bougerez pas de chez vous aujourd'hui.

CÉSAR

— César sortira. Les choses qui m'ont menacé — ne m'ont jamais aperçu que de dos ; dès qu'elles verront — la face de César, elles s'évanouiront. 275

CÉSAR

Inévitables — sont les fins déterminées par les dieux puissants. — César sortira ; car ces prédictions — s'adressent au monde entier autant qu'à César.

CALPHURNIA

— Quand les mendiants meurent, il n'apparaît pas de comètes ; — mais les cieux eux-mêmes éclairent la mort des princes.

CÉSAR

— Les lâches meurent bien des fois avant leur mort ; — les vaillants ne sentent qu'une fois la mort. — De tous les prodiges dont j'ai jamais ouï parler, — le plus étrange pour moi, c'est que les hommes aient peur, — voyant que la mort est une fin nécessaire — qui doit venir quand elle doit venir.

CÉSAR

Que disent les augures ?

SERVITEUR

— Ils voudraient que vous ne sortissiez pas aujourd'hui ; — en enlevant les entrailles d'une victime, — ils n'ont pu trouver le cœur de l'animal. 280

CÉSAR

— Les dieux font par là honte à la couardise. — César serait un animal sans cœur, — si par peur il restait aujourd’hui chez lui. — Non, César ne restera pas... Le danger sait fort bien — que César est plus dangereux que lui : — nous sommes deux lions mis bas le même jour ; — mais moi, je suis l’aîné et le plus terrible. — Et César sortira.

CALPURNIA

Hélas ! monseigneur, — votre sagesse se consume en confiance. — Ne sortez pas aujourd’hui. Déclarez que c’est ma crainte — qui vous retient ici, et non la vôtre. — Nous enverrons Marc-Antoine au sénat ; — et il dira que vous n’êtes pas bien aujourd’hui. — Laissez-moi vous persuader à genoux.

CÉSAR

— Soit ! Antoine dira que je ne suis pas bien, — et, pour te complaire, je resterai chez moi.

CÉSAR

— Voici Décius Brutus : il le leur dira.

DÉCIUS

— César, salut ! Bonjour, digne César ! — Je viens vous chercher
pour aller au sénat. 285

CÉSAR

— Et vous êtes venu fort à propos — pour porter nos compliments aux sénateurs, — et leur dire que je ne veux pas venir aujourd’hui.

— Que je ne le puis, ce serait faux ; que je ne l’ose pas, plus faux encore. — Je ne veux pas venir aujourd’hui : dites-leur cela, Décimus.

CALPHURNIA

— Dites qu’il est malade.

CÉSAR

César enverra-t-il un mensonge ? — Ai-je étendu mon bras si loin dans la victoire, — pour avoir peur de déclarer la vérité à des barbes grises ? — Décimus, va leur dire que César ne veut pas venir.

DÉCIUS

— Très-puissant César, donnez-moi une raison, que je ne fasse pas rire de moi, quand je dirai cela.

CÉSAR

La raison est dans ma volonté : je ne veux pas venir. — Cela suffit pour satisfaire le sénat. — Mais pour votre satisfaction personnelle, — et parce que je vous aime, je vous dirai la chose. — C’est Calphurnia, ma femme ici présente, qui me retient chez moi : — elle a rêvé cette nuit qu’elle voyait ma statue, — ainsi qu’une fontaine, verser par cent jets — du sang tout pur, et que nombre de ²⁹⁰ Romains importants — venaient en souriant y baigner leurs mains. — Elle voit là des avertissements, des présages sinistres, des calamités imminentes, et c’est à genoux — qu’elle m’a supplié de rester chez moi aujourd’hui.

DÉCIUS

— Ce rêve est mal interprété. — C’est une vision propice et fortunée. — Votre statue, laissant jaillir par maints conduits ce sang —

où tant de Romains se baignent en souriant, — signifie qu'en vous la grande Rome puisera — un sang régénérateur dont les hommes les plus illustres s'empresseront — de recueillir la teinture, comme une relique, la tache comme un insigne. — Voilà ce que veut dire le rêve de Calphurnia.

CÉSAR

— Et vous l'avez bien expliqué ainsi.

CÉSAR

— Que vos frayeurs semblent folles maintenant, Calphurnia ! — Je suis honteux d'y avoir cédé... — Qu'on me donne ma robe ; j'irai.

CÉSAR

— Et voyez donc Publius qui vient me chercher.

PUBLIUS

— Bonjour, César.

295

CÉSAR

Salut, Publius. — Quoi, vous aussi, Brutus, si tôt levé ! — Bonjour, Casca... Caius Ligarius, — César n'a jamais été votre ennemi autant — que cette fièvre qui vous a maigri. — Quelle heure est-t-il ?

BRUTUS

César, il est huit heures sonnées.

CÉSAR

— Je vous remercie de vos peines et de votre courtoisie.

CÉSAR

— Voyez, Antoine, qui fait ripaille toutes les nuits, — n'en est pas moins debout... Bonjour, Antoine.

ANTOINE

— Bonjour au très noble César !

300

CÉSAR

Dites à tout le monde ici de se préparer. — J'ai tort de me faire attendre ainsi... — Tiens, Cinna !... Tiens, Métellus ! Quoi ! Trébonius ! — J'ai en réserve pour vous une heure de causerie ; — pensez à venir me voir aujourd'hui ; — tenez-vous près de moi, que je pense à vous.

TRÉBONIUS

— Oui, César.

TRÉBONIUS

À part.

TRÉBONIUS

Et je me tiendrai si près, que vos meilleurs amis souhaiteront que j'eusse été plus loin.

CÉSAR

— Mes bon amis, rentrez prendre un peu de vin avec moi ; — et aussitôt nous sortirons ensemble, en amis.

305

BRUTUS

— Paraître, ce n'est pas être, Ô César, — cette pensée navre le cœur de Brutus.

BRUTUS

Ils sortent.

BRUTUS

‌

SCÈNE VI

(Rome. Les abords du Capitole.)

ARTÉMIDORE

« César, prends garde à Brutus ; fais attention à Cassius ; n'approche pas de Casca ; aie l'œil sur Cinna ; ne te fie pas à Trébonius ; observe bien Métellus Cimber ; Décimus Brutus ne t'aime pas ; tu as offensé Caius Ligarius. Il n'y a qu'une pensée dans tous ces hommes, et elle est dirigée contre César. Si tu n'es pas immortel, veille autour de toi ; la sécurité ouvre la voie à la conspiration. Que les dieux puissants te défendent !

ARTÉMIDORE

« Ton ami,

310

ARTÉMIDORE

— Je me tiendrai ici jusqu'à ce que César passe, — et je lui présenterai ceci comme une supplique. — Mon cœur déplore que la vertu

ne puisse vivre — à l’abri des morsures de l’envie. — Si tu lis ceci, ô César, tu peux vivre ; — sinon, les destins conspirent avec les traîtres.

ARTÉMIDORE

Il sort.

ARTÉMIDORE

‌

SCÈNE VII

(Devant la maison de Brutus.)

PORTIA

— Je t’en prie, enfant, cours au sénat ; — ne t’arrête pas à me répondre, mais pars vite. — Pourquoi t’arrêtes-tu ?

LUCIUS

Pour connaître mon message, madame.

315

PORTIA

— Je voudrais que tu fusses allé et revenu, — avant que j’aie pu te dire ce que tu as à faire. — Ô énergie, reste ferme à mon côté ! Mets — une énorme montagne entre mon cœur et ma langue ! — J’ai l’âme d’un homme, mais la force d’une femme. — Qu’il est difficile aux femmes de garder un secret !... — Te voilà encore ici !

LUCIUS

Madame, que dois-je faire ? — Courir au Capitole, et rien de plus ?
— Revenir auprès de vous, et rien de plus ?

PORTIA

Si fait, enfant, reviens me dire si ton maître a bonne mine, — car il est fort malade. Et note bien — ce que fait César, et quels sollici-
teurs se pressent autour de lui. — Écoute, enfant, quel est ce bruit ?

LUCIUS

— Je n’entends rien, madame.

PORTIA

Je t’en prie, écoute bien. — J’ai entendu comme la rumeur tumultueuse d’une rixe : — le vent l’apporte du Capitole. 320

LUCIUS

— Ma foi, madame, je n’entends rien.

PORTIA

— Viens ici, compagnon ; de quel côté viens-tu ?

DEVIN

De chez moi, bonne dame.

PORTIA

— Quelle heure est-il ?

DEVIN

Environ neuf heures, madame.

325

PORTIA

— César est-il allé au Capitole ?

DEVIN

— Madame, pas encore ; je vais prendre ma place, — pour le voir passer.

PORTIA

— Tu as une supplique pour César, n'est-ce pas ?

DEVIN

— Oui, madame : s'il plaît à César — de m'entendre par bonté pour César, — je le conjurerai d'être son propre ami.

PORTIA

— Quoi ! est-il à ta connaissance que quelque malheur le menace ?

330

DEVIN

Il sort.

PORTIA

— Il faut que je rentre... Hélas ! quelle faible chose — que le cœur d'une femme !... Ô Brutus ! — que les dieux t'assistent dans ton entreprise !...

PORTIA

À part.

PORTIA

— Sûrement, ce garçon m'a entendu...

PORTIA

Haut, à Lucius.

335

PORTIA

Brutus a une supplique — que César ne veut pas accorder.

PORTIA

À part.

PORTIA

Oh ! je me sens défaillir.

PORTIA

Haut.

PORTIA

— Cours, Lucius, et recommande-moi à monseigneur ; — dis-lui que je suis gaie, et reviens — me rapporter ce qu'il t'aura dit.

340

PORTIA

Ils se séparent.

PORTIA

—

SCÈNE VIII

(Le Capitole.)

CÉSAR

— Les Ides de Mars sont arrivées.

DEVIN

Oui, César, mais non passées.

ARTÉMIDORE

— Salut, César ! lis cette cédule.

345

DÉCIUS

— Trébonius vous demande de parcourir — à loisir son humble requête que voici.

ARTÉMIDORE

— Ô César, lis d'abord la mienne ; car ma requête est celle — qui touche César de plus près. Lis-la, grand César.

CÉSAR

— Ce qui nous touche ne viendra qu'en dernier.

ARTÉMIDORE

— Ne diffère pas, César : lis immédiatement.

CÉSAR

— Eh ! ce compagnon est-il fou ?

350

PUBLIUS

Drôle, fais place.

CASSIUS

— Quoi ! vous présentez vos pétitions dans la rue ! — Venez au Capitole.

POPILIUS

— Je souhaite qu’aujourd’hui votre entreprise puisse réussir.

CASSIUS

— Quelle entreprise, Popilius ?

POPILIUS

Salut !

355

POPILIUS

Il quitte Cassius et s’approche de César.

BRUTUS

— Que dit Popilius Léna ?

CASSIUS

Il a souhaité qu'aujourd'hui notre entreprise pût réussir. — Je crains que notre projet ne soit découvert.

BRUTUS

— Voyez comment il aborde César ; observez-le.

CASSIUS

— Casca, hâte-toi, car nous craignons d'être prévenus. — Brutus, que faire ? Pour peu que la chose soit connue, — c'en est fait de 360 Cassius, sinon de César ; — car je me tuerai.

BRUTUS

Du calme, Cassius ! — Popilius Léna ne parle pas de nos projets ; — car, voyez, il sourit, et César ne change pas.

CASSIUS

— Trébonius connaît son heure ; car voyez, Brutus, — il écarte Marc-Antoine.

CASSIUS

Antoine sort avec Trébonius. César et les sénateurs prennent leur siège.

DÉCIUS

— Où est Métellus Cimber ? Qu'il aille — à l'instant présenter sa requête à César.

BRUTUS

— Il est en mesure : approchons-nous tous pour le seconder. 365

CINNA

— Casca, c'est vous qui le premier devez lever le bras.

CÉSAR

— Sommes-nous tous prêts ? Maintenant, quels sont les abus — que César et son sénat doivent redresser ?

METELLUS

— Très-haut, très-grand et très-puissant César, — Métellus incline devant ton tribunal — son humble cœur...

METELLUS

Il s'agenouille.

CÉSAR

Je dois te prévenir, Cimber. — Ces prosternements, ces basses salutations — peuvent échauffer le sang des hommes vulgaires, — et changer leurs décisions préconçues, leurs résolutions premières — en décrets d'enfants. Ne te leurre pas — de cette idée que César a dans les veines un sang rebelle, — qui puisse être altéré et mis en fusion — par ce qui dégèle les imbéciles, je veux dire par de douces paroles, — par de rampantes révérences, par de viles cajoleries d'épagneul. — Ton frère est banni par décret. — Si tu te confonds pour lui en génuflexions, en prières et en cajoleries, — je te repousse de mon chemin comme un chien. — 370

Sache que César n'a jamais tort et que sans raison — il ne se laisse pas fléchir.

METELLUS

N'y a-t-il pas une voix plus digne que la mienne — pour résonner plus doucement à l'oreille du grand César, — en faveur de mon frère banni ?

BRUTUS

Je baise ta main, mais sans flatterie, César, — en te demandant que Publius Cimber soit — immédiatement autorisé à revenir.

CÉSAR

— Quoi, Brutus !

CASSIUS

Pardon, César ! César, pardon ! — Cassius tombe jusqu'à tes pieds — pour implorer la délivrance de Publius Cimber.

CINNA

— Ô César !

375

CÉSAR

Arrière ! Veux-tu soulever l'Olympe ?

DÉCIUS

— Grand César !

CÉSAR

Brutus ne s'est-il pas agenouillé en vain ?

CASCA

— Bras, parlez pour moi !

CASCA

Casca frappe César au cou. César lui saisit le bras ; il est poignar-
dé par plusieurs conjurés, et enfin par Marcus Brutus. 380

CÉSAR

— Toi aussi, Brutus !... Tombe donc, César !

CÉSAR

Il meurt. Les sénateurs et le peuple se retirent en désordre.

CINNA

— Liberté ! indépendance ! La tyrannie est morte ! — Courez le pro-
clamer, le crier dans les rues.

CASSIUS

— Qu'on aille aux tribunes publiques crier : — Liberté, indépen-
dance, affranchissement !

BRUTUS

— Peuple et sénateurs ! ne vous effrayez pas : — ne fuyez pas,
restez calmes. L'ambition a payé sa dette. 385

CASCA

— Montez à la tribune, Brutus.

DÉCIUS

Et Cassius aussi.

BRUTUS

— Où est Publius ?

CINNA

— Ici, tout confondu de cette insurrection.

METELLUS

— Serrons nos rangs, de peur que quelque ami de César — ne
parvienne... 390

BRUTUS

— Que parlez-vous de serrer nos rangs ?... Publius, rassurez-vous ;
— on n'en veut ni à votre personne, — ni à aucun autre Romain :
dites-le à tous, Publius.

CASSIUS

— Et quittez-nous, Publius, de peur que le peuple, — se ruant sur
nous, ne fasse quelque violence à votre vieillesse.

BRUTUS

— Oui, partez ; et que nul ne réponde de cet acte — que nous, les
auteurs.

CASSIUS

Où est Antoine ?

TRÉBONIUS

— Il s'est réfugié chez lui, effaré : — hommes, femmes, enfants
courent, les yeux hagards, criant, — comme au jour du jugement. ³⁹⁵

BRUTUS

Destins ! nous connaissons votre bon plaisir. — Nous savons que
nous mourrons ; ce n'est que l'époque — et le nombre des jours qui
tiennent les hommes en suspens.

CASSIUS

— Aussi, celui qui soustrait vingt ans à la vie, — soustrait autant
d'années à la crainte de la mort.

BRUTUS

— Reconnaissez cela, et la mort est un bienfait. — Ainsi nous
sommes les amis de César, nous qui avons abrégé — son temps de
craindre la mort. Penchez-vous, Romains, penchez-vous, — bai-
gnons nos bras jusqu'au coude — dans le sang de César, et tei-
gnons-en nos épées ; puis marchons jusqu'à la place du marché, —
et, brandissant nos glaives rouges au-dessus de nos têtes, — crions
tous : Paix ! Indépendance ! Liberté !

CASSIUS

— Penchons-nous donc et trempons-nous... Combien de siècles
lointains — verront représenter cette grande scène, notre œuvre, —
dans des États à naître, et dans des accents encore inconnus !

BRUTUS

— Que de fois on verra le simulacre sanglant de ce César — que voilà gisant sur le piédestal de Pompée, — au niveau de la poussière ! 400

CASSIUS

Chaque fois que cela se verra, — on dira de notre groupe : — Voilà les hommes qui donnèrent la liberté à leur pays !

DÉCIUS

— Eh bien, sortirons-nous ?

CASSIUS

Oui, tous. — Que Brutus ouvre la marche, et nous lui donnerons pour escorte d'honneur — les cœurs les plus intrépides et les meilleurs de Rome.

BRUTUS

— Doucement ! qui vient ici ?... Un partisan d'Antoine !

SERVITEUR

— Ainsi, Brutus, mon maître m'a commandé de m'agenouiller ;
— ainsi Marc-Antoine m'a commandé de tomber à vos pieds, —
et, m'étant prosterné, de vous parler ainsi : — « Brutus est noble,
sage, vaillant ; — César était puissant, hardi, royal et aimable. — 405
Dis que j'aime Brutus et que je l'honore. — Dis que je craignais
César, l'honorais et l'aimais. — Si Brutus daigne permettre
qu'Antoine — arrive sain et sauf jusqu'à lui et apprenne — com-
ment César a mérité de mourir, — Marc-Antoine n'aimera pas

César mort — autant que Brutus vivant ; mais il suivra la fortune et les intérêts du noble Brutus, — à travers les hasards de ce régime inexploré, — avec un entier dévouement ». Ainsi parle mon maître Antoine.

BRUTUS

— Ton maître est un sage et vaillant Romain ; je ne l'ai jamais jugé pire. — Dis-lui que, s'il lui plaît de venir en ce lieu, — il sera éclairé, et que, sur mon honneur, — il partira sans qu'on le touche.

SERVITEUR

Je vais le chercher immédiatement.

SERVITEUR

Il sort.

BRUTUS

— Je sais que nous l'aurons facilement pour ami.

CASSIUS

— Je le souhaite ; mais cependant j'ai un pressentiment — qui me le fait redouter ; et toujours mes justes appréhensions — tombent⁴¹⁰ d'accord avec l'événement.

BRUTUS

— Mais voici venir Antoine... Soyez le bienvenu, Marc-Antoine.

ANTOINE

— Ô puissant César ! Es-tu donc tombé si bas ! — Toutes tes conquêtes, tes gloires, tes triomphes, tes trophées — se sont rétrécis à ce petit espace !... Adieu !

ANTOINE

Il se retourne vers les conjurés.

ANTOINE

— Je ne sais, messieurs, ce que vous projetez, — quel autre ici doit perdre du sang, quel autre a la pléthore. — Si c'est moi, je ne connais pas d'heure aussi opportune — que l'heure où César est mort, ni d'instruments — aussi dignes que ces épées, enrichies — du plus noble sang de l'univers. — Je vous en conjure, si je vous suis à charge, — maintenant que vos mains empourprées sont encore fumantes et moites, — satisfaites votre volonté ! Quand je vivrais mille ans, — jamais je ne me trouverais si disposé à mourir. — Aucun lieu, aucun genre de mort ne me plaira, — comme d'être frappé ici, près de César, par vous, — l'élite des grands esprits de cet âge.

BRUTUS

— Ô Antoine ! ne nous demandez pas votre mort. — Certes nous devons vous paraître bien sanguinaires et bien cruels, — avec de pareilles mains, après une telle action ; — mais vous ne voyez ⁴¹⁵ que nos mains, et leur œuvre encore saignante : — vous ne voyez pas nos cœurs : ils sont pleins de pitié ! — C'est la pitié pour les douleurs publiques de Rome —

(la pitié chasse la pitié, comme la flamme chasse la flamme)

BRUTUS

— qui a commis cet attentat sur César. Mais pour vous, — Marc-Antoine, pour vous nos glaives ont des pointes de plomb. — Nos bras, forts pour l'amitié comme pour la haine, nos cœurs — frères par l'affection, vous accueillent — avec l'empressement de la sympathie, de l'estime et de la déférence.

CASSIUS

— Nulle voix ne sera plus puissante que la vôtre — dans la distribution des nouvelles dignités.

BRUTUS

— Prenez seulement patience jusqu'à ce que nous ayons apaisé — la multitude que la frayeur a mise hors d'elle-même, — et alors nous vous expliquerons — pourquoi moi, qui aimais César, je me suis décidé ainsi — à le frapper.

ANTOINE

Je ne doute pas de votre sagesse. — Que chacun me tende sa main sanglante ! — Je veux serrer la vôtre d'abord, Marcus Brutus, — puis je prends la vôtre, Caius Cassius... — Maintenant, Décimus Brutus, la vôtre ; maintenant la vôtre, Métellus ; — la vôtre, Cinna ; la vôtre aussi, mon vaillant Casca ; — enfin, la dernière, mais non la moindre en sympathie, la vôtre, bon Trébonius. — Messieurs, hélas ! que puis-je dire ? — Ma réputation est maintenant sur un terrain si glissant — que, dilemme fatal, je dois passer à vos yeux — pour un lâche ou pour un flatteur... — Que je t'aimais César, oh ! c'est la vérité. — Si ton esprit nous aperçoit maintenant, — n'est-ce pas pour toi une souffrance, plus cruelle que n'a été ta mort, — de voir ton Antoine faisant sa paix avec tes ennemis, — ô grand

homme ! en présence de ton cadavre ? — Si j'avais autant d'yeux que tu as de blessures, — tous versant autant de larmes qu'elles dégorgeaient de sang, — cela me siérait mieux que de conclure — un pacte avec tes ennemis. — Pardonne-nous, Jules !... Ici tu as été cerné, héroïque élan ; — ici tu es tombé, et ici se tiennent tes chasseurs, — teints de ta dépouille et tout cramoisis de ta mort. — Ô monde ! tu étais la forêt de cet élan, — et c'est bien lui, ô monde, qui te donnait l'élan ! — Comme le cerf, frappé par plusieurs princes, — te voilà donc abattu !

CASSIUS

— Marc-Antoine !

420

CASSIUS

— Je ne vous blâme pas de louer César ainsi ; — mais quelle convention entendez-vous faire avec nous ? — Voulez-vous être inscrit au nombre de nos amis, — ou bien procéderons-nous sans compter sur vous ?

ANTOINE

— C'est avec intention que j'ai serré vos mains ; mais j'ai été, en effet, — distrait de la question, en baissant les yeux sur César. — Je suis votre ami à tous, et je vous aime tous, — espérant que vous m'expliquerez — comment et en quoi César était dangereux.

BRUTUS

— Autrement, ceci serait un spectacle sauvage. — Nos raisons sont si pleines de justesse — que, fussiez-vous le fils de César, — elles vous satisferaient.

ANTOINE

C'est tout ce que je souhaite. — Je demanderai en outre qu'il me soit permis — d'exposer son corps sur la place publique, — et de parler à la tribune, comme il sied à un ami, — dans la cérémonie de ses funérailles.

BRUTUS

— Vous le pourrez, Marc-Antoine.

425

CASSIUS

Brutus, un mot !

CASSIUS

À part.

CASSIUS

— Vous ne savez pas ce que vous faites là. Ne consentez pas — à ce qu'Antoine parle aux funérailles. — Savez-vous à quel point le peuple peut être ému — de ce qu'il débitera ?

CASSIUS

— Je ne sais pas ce qui peut en advenir : je n'aime pas cela.

BRUTUS

— Marc-Antoine, faites : prenez le corps de César. — Dans votre discours funèbre vous ne nous blâmez pas, — mais vous direz de César tout le bien que vous pouvez penser, — en déclarant que vous le faites par notre permission : — sans quoi vous ne pren-

430

dre aucune part — à ses funérailles. Et vous parlerez — à la même tribune que moi, — après mon discours terminé.

ANTOINE

Soit, — je ne demande rien de plus.

BRUTUS

— Préparez-donc le corps et suivez-nous.

BRUTUS

Tous sortent, excepté Antoine.

SERVITEUR

— Vous servez Octave César, n'est-ce pas ?

SERVITEUR

— Oui, Marc-Antoine.

435

ANTOINE

— César lui a écrit de venir à Rome.

SERVITEUR

— Il a reçu la lettre, et il arrive ; — et il m'a chargé de vous dire de vive voix...

SERVITEUR

Apercevant le cadavre.

SERVITEUR

Oh ! César !

ANTOINE

— Ton cœur est gros : retire-toi à l'écart et pleure. — L'émotion, je le vois, est contagieuse ! car mes yeux, — en voyant la douleur
perler dans les tiens, — commencent à se mouiller. Est-ce que ton
maître arrive ? ⁴⁴⁰

SERVITEUR

— Il couche cette nuit à sept lieues de Rome.

ANTOINE

Ils sortent, emportant le corps de César.

ANTOINE

‌

SCÈNE IX

(Le Forum.)

CITOYENS

— Nous voulons une explication. Qu'on s'explique !

BRUTUS

— Suivez-moi donc, et donnez-moi audience, amis. — Vous, Cas-
sius, allez dans la rue voisine, — et partageons-nous la foule. — ⁴⁴⁵

Que ceux qui veulent m'entendre, restent ici : — que ceux qui veulent suivre Cassius, aillent avec lui ; — et il sera rendu un compte public — de la mort de César.

PREMIER CITOYEN

Je veux entendre parler Brutus.

DEUXIÈME CITOYEN

— Je veux entendre Cassius, afin de comparer leurs raisons, — quand nous les aurons entendus séparément.

DEUXIÈME CITOYEN

Cassius sort avec une partie des citoyens. Brutus monte aux Rostres.

TROISIÈME CITOYEN

Le noble Brutus est monté. Silence !

TOUS LES CITOYENS

Personne, Brutus, personne.

450

BRUTUS

Ainsi je n'ai offensé personne. Je n'ai fait à César que ce que vous feriez à Brutus. Les registres du Capitole exposent les motifs de sa mort, sans atténuer les exploits par lesquels il fut glorieux, ni aggraver les offenses pour lesquelles il subit la mort.

CITOYENS

Vive Brutus ! vive, vive Brutus !

PREMIER CITOYEN

— Ramenons-le chez lui en triomphe !

DEUXIÈME CITOYEN

— Donnons-lui une statue au milieu de ses ancêtres.

TROISIÈME CITOYEN

— Qu'il soit César !

455

QUATRIÈME CITOYEN

Le meilleur de César — sera couronné dans Brutus.

PREMIER CITOYEN

— Ramenons-le jusqu'à sa maison avec des acclamations et des vivats.

BRUTUS

— Mes compatriotes...

DEUXIÈME CITOYEN

Paix ! silence ! Brutus parle.

PREMIER CITOYEN

— Paix, holà !

460

BRUTUS

Mes bons compatriotes, laissez-moi partir seul, — et, à ma considération, restez ici avec Marc-Antoine. — Faites honneur au corps de

César et faites honneur à la harangue — que, pour la gloire de César, Marc-Antoine — est autorisé à prononcer par notre permission. — Je vous en prie, que personne ne parte — avant que Marc-Antoine ait parlé.

PREMIER CITOYEN

Holà, restez ! écoutons Marc-Antoine.

TROISIÈME CITOYEN

— Qu’il monte à la chaire publique ! — Nous l’écouterons. Noble Antoine, montez.

TROISIÈME CITOYEN

Antoine monte à la tribune.

ANTOINE

— Au nom de Brutus, je vous suis obligé.

465

QUATRIÈME CITOYEN

— Que dit-il de Brutus ?

TROISIÈME CITOYEN

Il dit qu’au nom de Brutus — il se reconnaît comme notre obligé à tous.

QUATRIÈME CITOYEN

— Il fera bien de ne pas dire de mal de Brutus ici.

PREMIER CITOYEN

— Ce César était un tyran.

TROISIÈME CITOYEN

Oui, ça, c'est certain. — Nous sommes bien heureux que Rome
soit débarrassée de lui.

470

TROISIÈME CITOYEN

deuxième citoyen.

TROISIÈME CITOYEN

— Silence. Écoutons ce qu'Antoine pourra dire.

ANTOINE

— Généreux Romains...

CITOYENS

Paix ! holà ! écoutons-le.

PREMIER CITOYEN

— Il me semble qu'il y a beaucoup de raison dans ce qu'il dit.

475

DEUXIÈME CITOYEN

— Si tu considères bien la chose, — César a été traité fort injustement.

TROISIÈME CITOYEN

N'est-ce pas, mes maîtres ? — Je crains qu'il n'en vienne un pire à sa place.

QUATRIÈME CITOYEN

— Avez-vous remarqué ses paroles ? il n'a pas voulu prendre la couronne : — donc, il est certain qu'il n'était pas ambitieux !

PREMIER CITOYEN

— Si cela est prouvé, quelques-uns le paieront cher.

DEUXIÈME CITOYEN

— Pauvre âme ! ses yeux sont rouges comme du feu à force de pleurer.

480

TROISIÈME CITOYEN

— Il n'y a pas dans Rome un homme plus noble qu'Antoine.

QUATRIÈME CITOYEN

— Maintenant, attention ! il recommence à parler.

ANTOINE

— Hier encore, la parole de César aurait pu — prévaloir contre l'univers : maintenant le voilà gisant, — et il n'est pas un misérable qui daigne lui faire honneur ! — Ô mes maîtres ! si j'étais disposé à exciter — vos cœurs et vos esprits à la révolte et à la fureur, — je ferais tort à Brutus et tort à Cassius, — qui, vous le savez tous, sont des hommes honorables. — Je ne veux pas leur faire tort ; j'aime mieux — faire tort au mort, faire tort à vous-mêmes et à moi, — que

de faire tort à des hommes si honorables. — Mais, voici un parchemin avec le sceau de César : — je l’ai trouvé dans son cabinet ; ce sont ses volontés dernières. — Si seulement le peuple entendait ce testament —

(pardon ! je n’ai pas l’intention de le lire)

ANTOINE

, — tous accourraient pour baiser les plaies de César mort, — pour tremper leurs mouchoirs dans son sang sacré, — pour implorer même, en souvenir de lui, un de ses cheveux — qu’ils mentionneraient en mourant dans leurs testaments — et transmettraient, comme un précieux legs, — à leur postérité !

QUATRIÈME CITOYEN

— Nous voulons entendre le testament : lisez-le, Marc-Antoine. 485

CITOYENS

— Le testament ! le testament ! Nous voulons entendre le testament de César.

QUATRIÈME CITOYEN

— Lisez le testament : nous voulons l’entendre, Antoine. — Vous nous lirez le testament : le testament de César !

ANTOINE

— Voulez-vous patienter ? Voulez-vous attendre un peu ? — Je me suis laissé aller trop loin en vous parlant. — Je crains de faire tort aux hommes honorables — dont les poignards ont frappé César ; je le crains.

QUATRIÈME CITOYEN

— C'étaient des traîtres ; eux, des hommes honorables !

CITOYENS

— Le testament ! le testament !

490

DEUXIÈME CITOYEN

— C'étaient des scélérats, des meurtriers. Le testament ! lisez le testament !

ANTOINE

— Vous voulez donc me forcer à lire le testament ! — Alors faites cercle autour du cadavre de César, — et laissez-moi vous montrer celui qui fit ce testament. — Descendrai-je ? me le permettez-vous ?

CITOYENS

Venez, venez.

DEUXIÈME CITOYEN

Descendez.

DEUXIÈME CITOYEN

Antoine descend de la tribune.

495

TROISIÈME CITOYEN

Libre à vous !

QUATRIÈME CITOYEN

En cercle ! plaçons-nous en rond.

PREMIER CITOYEN

— Écartons-nous de la bière, écartons-nous du corps.

DEUXIÈME CITOYEN

— Place pour Antoine ! le très-noble Antoine !

ANTOINE

— Ah ! ne vous pressez pas ainsi sur moi ; tenez-vous plus loin ! 500

CITOYENS

— En arrière ! place ! reculons !

PREMIER CITOYEN

Ô lamentable spectacle !

DEUXIÈME CITOYEN

Ô noble César !

TROISIÈME CITOYEN

Ô jour funeste !

QUATRIÈME CITOYEN

Ô traîtres ! scélérats !

505

PREMIER CITOYEN

Ô sanglant, sanglant spectacle !

DEUXIÈME CITOYEN

Nous serons vengés. Vengeance ! Marchons ! cherchons, brûlons, incendions, tuons, égorgeons ! que pas un traître ne vive !

ANTOINE

Arrêtez, concitoyens !

PREMIER CITOYEN

Paix, là. Écoutons le noble Antoine.

DEUXIÈME CITOYEN

Nous l'écouterons, nous le suivrons, nous mourrons avec lui. 510

CITOYENS

— Nous nous révolterons.

PREMIER CITOYEN

Nous brûlerons la maison de Brutus.

TROISIÈME CITOYEN

— En marche donc ! Allons, cherchons les conspirateurs.

ANTOINE

— Mais écoutez-moi, concitoyens, mais écoutez ce que j'ai à dire.

CITOYENS

— Holà ! silence ! Écoutons Antoine, le très-noble Antoine.

515

ANTOINE

— Eh ! amis, vous ne savez pas ce que vous allez faire. — En quoi César a-t-il ainsi mérité votre amour ? — Hélas ! vous ne le savez pas : il faut donc que je vous le dise. — Vous avez oublié le testament dont je vous ai parlé.

CITOYENS

— Très-vrai !... Le testament ! arrêtons, et écoutons le testament !

ANTOINE

— Voici le testament, revêtu du sceau de César. — Il donne à chaque citoyen romain, — à chaque homme séparément, soixante-quinze drachmes.

DEUXIÈME CITOYEN

— Très-noble César !... Nous vengerons sa mort.

TROISIÈME CITOYEN

— Ô royal César !

520

ANTOINE

Écoutez-moi avec patience.

CITOYENS

Paix ! holà !

ANTOINE

— En outre, il vous a légué tous ses jardins, — ses bosquets réservés, ses vergers récemment plantés — en deçà du Tibre ; il vous les a légués, à vous, — et à vos héritiers, pour toujours, comme lieux d'agrément public, — destinés à vos promenades et à vos divertissements. — C'était là un César ! Quand en viendra-t-il un pareil ?

PREMIER CITOYEN

— Jamais ! jamais. Allons, en marche, en marche ! — Nous allons brûler son corps à la place consacrée, — et avec les tisons incendier les maisons des traîtres ! Enlevons le corps.

DEUXIÈME CITOYEN

Allons chercher du feu.

525

TROISIÈME CITOYEN

— Jetons bas les bancs.

QUATRIÈME CITOYEN

— Jetons bas les sièges, les fenêtres, tout !

QUATRIÈME CITOYEN

Sortent les citoyens, emportant le corps.

ANTOINE

— Maintenant laissons faire. Mal, te voilà déchaîné, — suis le cours qu'il te plaira.

SERVITEUR

Qu'y a-t-il, camarade ?

530

SERVITEUR

— Monsieur, Octave est déjà arrivé à Rome.

ANTOINE

Où est-il ?

SERVITEUR

— Lui et Lépide sont dans la maison de César.

ANTOINE

— Et je vais l'y visiter de ce pas : il arrive à souhait. La fortune est en gaïeté, — et dans cette humeur elle nous accordera tout.

SERVITEUR

— J'ai ouï dire à Octave que Brutus et Cassius, — comme éper-
dus, se sont enfuis au galop par les portes de Rome.

535

ANTOINE

— Sans doute, ils ont eu des renseignements sur le peuple — et sur la manière dont je l'ai soulevé... Conduis-moi près d'Octave.

ANTOINE

Ils sortent.

ANTOINE

‌

SCÈNE X

(Une rue.)

CINNA

— J'ai rêvé cette nuit que je banquetais avec César, — et des idées sinistres obsèdent mon imagination. — Je n'ai aucune envie d'errer dehors ; — pourtant quelque chose m'entraîne.

PREMIER CITOYEN

Quel est votre nom ?

540

DEUXIÈME CITOYEN

Où allez-vous ?

TROISIÈME CITOYEN

Où demeurez-vous ?

QUATRIÈME CITOYEN

Êtes-vous marié ou garçon ?

DEUXIÈME CITOYEN

Répondez à chacun directement.

PREMIER CITOYEN

Oui, et brièvement.

545

QUATRIÈME CITOYEN

Oui, et sensément.

TROISIÈME CITOYEN

Oui, et franchement... Vous ferez bien.

CINNA

Quel est mon nom ? où je vais ? où je demeure ? si je suis marié ou garçon ? Et répondre à chacun directement, et brièvement, et sensément, et franchement. Je dis sensément que je suis garçon.

DEUXIÈME CITOYEN

Autant dire que ceux qui se marient sont des idiots. Ce mot-là vous vaudra quelque horion, j'en ai peur... Poursuivez ; directement !

CINNA

Directement, je vais aux funérailles de César.

550

PREMIER CITOYEN

Comme ami ou comme ennemi ?

CINNA

Comme ami.

DEUXIÈME CITOYEN

Voilà qui est répondu directement.

QUATRIÈME CITOYEN

Votre demeure ! brièvement !

CINNA

Brièvement, je demeure près du Capitole.

555

TROISIÈME CITOYEN

Votre nom, messire ! franchement.

CINNA

Franchement, mon nom est Cinna.

PREMIER CITOYEN

Mettons-le en pièces : c'est un conspirateur.

CINNA

Je suis Cinna le poète ! je suis Cinna le poète.

QUATRIÈME CITOYEN

Mettons-le en pièces pour ses mauvais vers, mettons-le en pièces
pour ses mauvais vers.

560

CINNA

Je ne suis pas Cinna le conspirateur.

DEUXIÈME CITOYEN

N'importe, il a nom Cinna, arrachons-lui seulement son nom du cœur, et chassons-le ensuite.

TROISIÈME CITOYEN

Mettons-le en pièces ! mettons-le en pièces ! Holà ! des brandons ! des brandons enflammés ! Chez Brutus, chez Cassius ! Brûlons tout ! Les uns chez Décius, d'autres chez Casca, d'autres chez Ligarius. En marche ! partons !

TROISIÈME CITOYEN

Ils sortent.

TROISIÈME CITOYEN

‌

565

SCÈNE XI

(Chez Antoine.)

ANTOINE

— Ainsi tous ces hommes mourront ; leurs noms sont marqués.

OCTAVE

— Votre frère aussi doit mourir ; y consentez-vous, Lépide ?

LÉPIDE

— J'y consens.

OCTAVE

Marquez-le, Antoine.

LÉPIDE

— À condition que Publius cessera de vivre, — Publius, le fils de
votre sœur, Marc-Antoine. 570

ANTOINE

— Il cessera de vivre : voyez, d'un trait il est damné. — Mais, Lé-
pide, allez à la maison de César ; — vous y prendrez le testament de
César, et nous verrons — à en retrancher quelques legs onéreux.

LÉPIDE

Ça, vous retrouverai-je ici ?

OCTAVE

Ou ici ou au Capitole.

OCTAVE

Sort Lépide.

ANTOINE

— C'est un homme nul et incapable, — bon à faire des commis-
sions. Convient-il, — quand le monde est divisé en trois, qu'il
soit — un des trois partageants ? 575

OCTAVE

Vous en avez jugé ainsi, — et vous avez pris son conseil pour décider qui serait voué à la mort, — dans notre noir décret de proscription.

OCTAVE

Faites à votre volonté ; — mais c'est un soldat éprouvé et vaillant.

ANTOINE

— Mon cheval l'est aussi, Octave ; et c'est pour cela — que je lui assigne sa ration de fourrage. — C'est une bête que j'instruis à combattre, — à caracoler, à s'arrêter court, à courir en avant ; — le mouvement de son corps est gouverné par mon esprit. — Et, jusqu'à un certain point, Lépide est ainsi ; — il veut être instruit, dressé et lancé. C'est un esprit stérile qui vit — d'abjection, de bribes et d'assimilations, — et adopte pour mode ce qui a été usé et épuisé par les autres hommes. Ne parlez de lui — que comme d'un instrument. Et maintenant, Octave, — écoutez de grandes choses... Brutus et Cassius — lèvent des troupes ; il faut que nous leur tenions tête au plus vite. — Combinons donc notre alliance, — rassemblons nos meilleurs amis, et déployons nos meilleures ressources. — Allons à l'instant tenir conseil — pour visiter aux plus sûrs moyens de découvrir les trames secrètes — et de faire face aux périls évidents.

OCTAVE

— Oui, agissons ! car nous sommes attachés au poteau — et harcelés par une meute d'ennemis ; — et plusieurs qui nous sourient recèlent, je le crains, dans leurs cœurs — des millions de perfidies.

OCTAVE

Ils sortent.

580

OCTAVE

‌

SCÈNE XII

(Le camp près de Sardes. Devant la tente de Brutus.)

BRUTUS

Halte-là.

BRUTUS

lucilius .

BRUTUS

Le mot d'ordre ! holà ! halte !

BRUTUS

— Eh bien, Lucilius, Cassius est-il proche ?

585

BRUTUS

lucilius .

BRUTUS

— Il est tout près d'ici ; et Pindarus est venu — pour vous saluer de la part de son maître.

BRUTUS

Pindarus remet une lettre à Brutus.

BRUTUS

— Il me complimente gracieusement... Votre maître, Pindarus, — soit par son propre changement, — soit par la faute de ses officiers, — m’a donné des motifs sérieux de déplorer — certains actes : mais, s’il est près d’ici, — je vais recevoir ses explications.

PINDARUS

Je ne doute pas — que mon noble maître n’apparaisse — tel qu’il est, plein de sagesse et d’honneur. 590

BRUTUS

— Personne n’en doute... Un mot, Lucilius : — que je sache comment il vous a reçu.

BRUTUS

lucilius .

BRUTUS

— Avec courtoisie et avec assez d’égards, — mais non avec ces façons familières, — avec cette expansion franche et amicale — qui lui étaient habituelles jadis.

BRUTUS

Tu as décrit là — le refroidissement d’un ami chaleureux. Remarque toujours, Lucilius, — que, quand l’affection commence à languir et à décliner, — elle affecte force cérémonies. — La foi naïve et simple

est sans artifice, — mais les hommes creux sont comme certains chevaux fougueux au premier abord ; — ils promettent par leur allure vaillante la plus belle ardeur ; mais, dès qu'il leur faut endurer l'éperon sanglant, — ils laissent tomber leur crinière, et, ainsi que des haridelles trompeuses, — succombent à l'épreuve. Ses troupes arrivent-elles ?

BRUTUS

Lucilius .

595

BRUTUS

— Elles comptent établir leurs quartiers à Sardes, cette nuit ; — le gros de l'armée, la cavalerie en masse, — arrivent avec Cassius.

BRUTUS

Marche militaire derrière le théâtre.

BRUTUS

Écoutez, il est arrivé. — Marchons tranquillement à sa rencontre.

CASSIUS

Halte-là !

BRUTUS

Halte-là ! faites circuler le commandement.

600

VOIX DIVERSES

Halte !... Halte !... Halte !

CASSIUS

— Très-noble frère, vous m'avez fait tort.

BRUTUS

— Ô vous, dieux, jugez-moi ! Ai-je jamais eu des torts envers mes ennemis ? — Si cela ne m'est pas arrivé, comment puis-je avoir fait tort à un frère ?

CASSIUS

Brutus, cette attitude sévère que vous prenez dissimule des torts, — et, quand vous en avez...

BRUTUS

Cassius, modérez-vous ; — exposez avec calme vos griefs... Je vous connais bien. — Sous les yeux de nos deux armées, — qui ne devraient voir entre nous qu'une tendre affection, — ne nous dis-⁶⁰⁵putons pas. Commandez-leur de se retirer. — Puis, dans ma tente, Cassius, vous expliquerez vos griefs, — et je vous donnerai audience.

CASSIUS

Pindarus, — dites à nos commandants de replier leurs troupes — à quelque distance de ce terrain.

BRUTUS

— Lucilius, faites de même ; et que nul — n'approche de notre tente, avant que notre conférence soit terminée. — Que Lucius et Titinius gardent notre porte.

BRUTUS

Ils se retirent.

BRUTUS

‌

SCÈNE XIII

(Dans la tente de Brutus.)

CASSIUS

— Que vous m’avez fait tort, voici qui le prouve. — Vous avez condamné et flétri Lucius Pella, — pour s’être laissé corrompre ici par les Sardiens ; — et cela, au mépris de la lettre par laquelle j’intercédaï⁶¹⁰s pour cet homme — qui m’était connu.

BRUTUS

— Vous vous êtes fait tort à vous-même, en écrivant dans un cas pareil.

CASSIUS

— Dans un temps comme le nôtre, il ne convient pas — que la plus légère transgression porte ainsi son commentaire.

BRUTUS

— Permettez-moi de vous le dire, Cassius, à vous-même. — On vous reproche d’avoir des démangeaisons aux mains, — de trafiquer de vos offices et de les vendre pour de l’or — à des indignes.

CASSIUS

Moi, des démangeaisons aux mains ! — En parlant ainsi, vous savez bien que vous êtes Brutus ; — sans quoi ce serait, par les dieux, votre dernière parole.

BRUTUS

— Le nom de Cassius pare cette corruption, — et voilà pourquoi le châtement se voile la face. 615

CASSIUS

— Le châtement !

BRUTUS

— Souvenez-vous de Mars, souvenez-vous des Ides de Mars ! — N'est-ce pas au nom de la justice qu'a coulé le sang du grand Jules ? — Entre ceux qui l'ont poignardé, quel est le scélérat qui a attenté à sa personne — autrement que pour la justice ? Quoi ! nous — qui avons frappé le premier homme de l'univers — pour avoir seulement protégé des brigands, nous irons — maintenant souiller nos doigts de concussions infâmes, — et vendre le champ superbe de notre immense gloire — pour tout le clinquant qui peut tenir dans cette main crispée ! — J'aimerais mieux être un chien, et aboyer à la lune — que d'être un pareil Romain.

BRUTUS

Allons donc, vous ne l'êtes point, Cassius.

CASSIUS

— Je le suis.

BRUTUS

Je dis que vous ne l'êtes point.

620

CASSIUS

— Ne me poussez pas davantage ; je m'oublierais. — Songez à votre salut : ne me provoquez pas plus longtemps.

BRUTUS

Arrière, homme de rien !

CASSIUS

— Est-il possible !

BRUTUS

Ecoutez-moi, car je veux parler. — Est-ce à moi de céder la place à votre colère étourdie ? — Est-ce que je vais m'effrayer des grands yeux d'un forcené ?

CASSIUS

— Ô dieux ! ô dieux ! faut-il que j'endure tout ceci !

625

BRUTUS

— Tout ceci ! oui, et plus encore. Enragez jusqu'à ce qu'éclate votre cœur superbe ; — allez montrer à vos esclaves combien vous êtes colère, — et faites trembler vos subalternes ! Est-ce à moi de me déranger, — et de vous observer ? Est-ce à moi de me tenir prosterné — devant votre mauvaise humeur ? Par les dieux, — vous digérerez le venin de votre bile, dussiez-vous en crever ; car, de ce jour, — je

veux m’amuser, je veux rire de vous, — chaque fois que vous vous emporterez.

CASSIUS

En est-ce donc venu là ?

BRUTUS

— Vous vous dites meilleur soldat que moi ; — prouvez-le, justifiez votre prétention, — et cela me fera grand plaisir. Pour ma part, — je prendrai volontiers leçon d’un vaillant homme.

CASSIUS

— Vous me faites tort, vous me faites tort en tout, Brutus. — J’ai dit plus ancien soldat, et non meilleur. — Ai-je dit meilleur ?

BRUTUS

Si vous l’avez dit, peu m’importe.

630

CASSIUS

— Quand César vivait, il n’aurait pas osé me traiter ainsi.

BRUTUS

— Paix ! paix ! vous n’auriez pas osé le provoquer ainsi.

CASSIUS

— Je n’aurais pas osé !

BRUTUS

Non.

CASSIUS

— Quoi ! pas osé le provoquer !

635

BRUTUS

Sur votre vie, vous ne l'auriez pas osé.

CASSIUS

— Ne présumez pas trop de mon affection ; — je pourrais faire ce que je serais fâché d'avoir fait.

CASSIUS

Je ne vous ai pas refusé.

BRUTUS

— Si fait.

CASSIUS

Non. Il n'était qu'un imbécile, — celui qui a rapporté ma réponse... Brutus m'a brisé le cœur. — Un ami devrait supporter les faiblesses de son ami ; — mais Brutus fait les miennes plus grandes qu'elles ne sont. ⁶⁴⁰

BRUTUS

— Je ne les dénonce que quand vous m'en rendez victime.

CASSIUS

— Vous ne m'aimez pas.

BRUTUS

Je n'estime pas vos fautes.

CASSIUS

— Les yeux d'un ami ne devraient pas voir ces fautes-là.

BRUTUS

— Les yeux d'un flatteur ne les verraient pas, parussent-elles —
aussi énormes que le haut Olympe. 645

BRUTUS

Rengainez votre poignard. — Emportez-vous tant que vous voudrez, vous avez liberté entière ; — faites ce que vous voudrez, le déshonneur même ne sera qu'une plaisanterie. — Ô Cassius, vous avez pour camarade un agneau : — la colère est en lui comme le feu dans le caillou, — qui, sous un effort violent, jette une étincelle hâtive, — et se refroidit aussitôt.

CASSIUS

Cassius n'a-t-il vécu — que pour amuser et faire rire son Brutus, — chaque fois qu'un ennui ou une mauvaise humeur le tourmente !

BRUTUS

— Quand j'ai dit cela, j'étais de mauvaise humeur moi-même.

CASSIUS

— Vous le confessez. Donnez-moi votre main.

BRUTUS

— Et mon cœur aussi.

650

CASSIUS

Ô Brutus !

BRUTUS

Que voulez-vous dire ?

CASSIUS

— Est-ce que vous ne m'aimez pas assez pour m'excuser, — quand cette nature vive que je tiens de ma mère — fait que je m'oublie ?

BRUTUS

Oui, Cassius, et désormais, — quand vous vous emporterez contre votre Brutus, — il s'imaginera que c'est votre mère qui gronde, et vous laissera faire.

BRUTUS

Bruit derrière le théâtre.

655

BRUTUS

le poète , derrière le théâtre.

BRUTUS

— Laissez-moi entrer pour voir les généraux ! — Il y a désaccord entre eux : il n'est pas bon — qu'ils soient seuls.

LUCIUS

Vous ne pénétrerez pas jusqu'à eux.

LUCIUS

le poète , derrière le théâtre.

LUCIUS

— Il n'y a que la mort qui puisse m'arrêter.

660

LUCIUS

Entre le poète .

CASSIUS

— Eh bien, qu'y a-t-il ?

CASSIUS

le poète .

CASSIUS

— Honte à vous, généraux ! Fi ! que prétendez-vous ? — Soyez amis, ainsi qu'il sied à deux tels hommes ; — car j'ai vu, j'en suis sûr, bien plus de jours que vous.

CASSIUS

— Ah ! ah ! que ce cynique rime misérablement !

665

BRUTUS

— Sortez d'ici, drôle ; impertinent, hors d'ici.

CASSIUS

— Excusez-le, Brutus, c'est sa manière.

CASSIUS

Arrière, arrière ! allez-vous-en.

CASSIUS

Le poète sort.

BRUTUS

— Lucilius et Titinius, dites aux commandants — de préparer le
logement de leurs compagnies pour cette nuit. 670

CASSIUS

— Et puis revenez tous deux, et amenez-nous Messala immédiate-
ment.

CASSIUS

Sortent Lucilius et Titinius.

BRUTUS

Lucius, un bol de vin !

CASSIUS

— Je n'aurais pas cru que vous pussiez vous irriter ainsi.

BRUTUS

— Ô Cassius, je souffre de tant de douleurs ! 675

CASSIUS

— Vous ne faites pas usage de votre philosophie, — si vous êtes accessible aux maux accidentels.

BRUTUS

— Nul ne supporte mieux le chagrin : Portia est morte.

CASSIUS

Ha ! Portia !

BRUTUS

— Elle est morte.

CASSIUS

— Comment ne m’avez-vous pas tué, quand je vous contrariais ainsi ! — Ô perte insupportable et accablante !... — De quelle ma-⁶⁸⁰ladie ?

BRUTUS

Du désespoir causé par mon absence, — et de la douleur de voir le jeune Octave et Marc Antoine — grossir ainsi leurs forces : car j’ai appris cela — en même temps que sa mort. Elle en a perdu la raison, — et, en l’absence de ses familiers, elle a avalé de la braise.

CASSIUS

— Et elle est morte ainsi !

BRUTUS

Oui, ainsi.

CASSIUS

Ô dieux immortels !

BRUTUS

— Ne parlez plus d'elle... Donne-moi un bol de vin... — En ceci
j'ensevelis tout ressentiment, Cassius.

685

BRUTUS

Il boit.

CASSIUS

— Mon cœur est altéré de ce noble toast. — Remplis, Lucius,
jusqu'à ce que le vin déborde de la coupe. — Je ne puis trop boire
de l'amitié de Brutus.

CASSIUS

Il boit.

BRUTUS

— Entrez, Titinius ; bien venu, bon Messala ! — Maintenant as-
seyons-nous autour de ce flambeau, — et délibérons sur les nécessi-
tés du moment.

CASSIUS

— Portia, tu as donc disparu !

690

MESSALA

— J’ai moi-même des lettres de la même teneur.

BRUTUS

— Qu’ajoutent-elles ?

MESSALA

— Que, par décrets de proscription et de mise hors la loi, — Octave, Antoine et Lépide — ont mis à mort cent sénateurs.

BRUTUS

— En cela nos lettres ne s’accordent pas bien : — les miennes parlent de soixante-dix sénateurs qui ont péri — par leurs proscriptions ; Cicéron est l’un d’eux !

CASSIUS

— Cicéron, l’un d’eux !

695

MESSALA

Oui, Cicéron est mort, — frappé par ce décret de proscription. — Avez-vous eu des lettres de votre femme, monseigneur ?

BRUTUS

— Non, Messala.

MESSALA

Et dans vos lettres est-ce qu’on ne vous dit rien d’elle ?

BRUTUS

— Rien, Messala.

MESSALA

C'est étrange, il me semble.

700

BRUTUS

— Pourquoi cette question ? Vous parle-t-on d'elle dans vos lettres ?

MESSALA

— Non, monseigneur.

BRUTUS

— Dites-moi la vérité, en Romain que vous êtes.

MESSALA

— Supportez donc en Romain la vérité que je vais dire. — Car il est certain qu'elle est morte, et d'une étrange manière.

BRUTUS

— Eh bien, adieu, Portia... Nous devons tous mourir, Messala : — c'est en songeant qu'elle devait mourir un jour, — que j'ai acquis ⁷⁰⁵ la patience de supporter sa mort aujourd'hui.

MESSALA

— Voilà comme les grands hommes doivent supporter les grandes pertes.

CASSIUS

— Je suis là-dessus aussi fort que vous en théorie, — mais ma nature ne serait pas capable d’une telle résignation.

BRUTUS

— Allons, animons-nous à notre œuvre !... Que pensez-vous — d’une marche immédiate sur Philippes ?

CASSIUS

— Je ne l’approuve pas.

BRUTUS

Votre raison ?

710

CASSIUS

La voici : — il vaut mieux que l’ennemi nous cherche ; — il épuisera ainsi ses ressources, fatiguera ses soldats — et se fera tort à lui-même, tandis que nous, restés sur place, — nous serons parfaitement reposés, fermes et alertes.

CASSIUS

Écoutez-moi, mon bon frère...

BRUTUS

— Pardon !... Vous devez noter, en outre, — que nous avons tiré de nos amis tout le secours possible, — que nos légions sont au complet, que notre cause est mûre. — L’ennemi se renforce de jour en jour ; — nous, parvenus au comble, nous sommes près de décliner. — Il y a dans les affaires humaines une marée montante ; — qu’on

la saisisse au passage, elle mène à la fortune ; — qu'on la manque, tout le voyage de la vie — s'épuise dans les bas-fonds et dans les détresses. — Telle est la pleine mer sur laquelle nous flottons en ce moment ; — et il nous faut suivre le courant tandis qu'il nous sert, — ou ruiner notre expédition !

CASSIUS

Eh bien, puisque vous le voulez, en avant ! — Nous marcherons ensemble et nous les rencontrerons à Philippes.

BRUTUS

— L'ombre de la nuit a grandi sur notre entretien, — et la nature doit obéir à la nécessité : — faisons-lui donc l'aumône d'un léger ⁷¹⁵ repos. — Il ne reste plus rien à dire ?

CASSIUS

Plus rien. Bonne nuit. — Demain de bonne heure nous nous lèverons, et en route !

BRUTUS

Lucius, ma robe de chambre !

BRUTUS

Lucius sort.

BRUTUS

Adieu, bon Messala ; — bonne nuit, Titinius... Noble, noble Cassius, — bonne nuit et bon repos !

CASSIUS

Ô mon cher frère, — cette nuit avait bien mal commencé. — Que jamais pareille division ne s'élève entre nos âmes ! — Non, ja-
mais, Brutus. 720

BRUTUS

Tout est bien.

CASSIUS

— Bonne nuit, monseigneur.

BRUTUS

Bonne nuit, mon bon frère.

TITINIUS ET MESSALA

— Bonne nuit, seigneur Brutus.

BRUTUS

Adieu, tous ! 725

BRUTUS

Sortent Cassius, Titinius et Messala.

LUCIUS

— Donne-moi la robe. Où est ton instrument ?

LUCIUS

— Ici, dans la tente.

BRUTUS

Eh ! tu parles d'une voix assoupie ! — Pauvre garçon, je ne te blâme pas ; tu as trop veillé. — Appelle Claudius et quelques autres de mes hommes ; — je les ferai dormir sur des coussins dans ma tente.

LUCIUS

Varron ! Claudius !

730

VARRON

Monseigneur appelle ?

VARRON

— Permettez-nous d'attendre, en veillant, vos ordres.

BRUTUS

— Non, je ne le veux pas. Couchez-vous, mes bons amis ; — il se peut que je change d'idée. — Tiens, Lucius, voici le livre que j'ai tant cherché ; — je l'avais mis dans la poche de ma robe.

BRUTUS

Les serviteurs se couchent.

LUCIUS

— J'étais bien sûr que votre seigneurie ne me l'avait pas donné. 735

BRUTUS

— Excuse-moi, cher enfant, je suis si oublieux. — Peux-tu tenir ouverts un instant tes yeux appesantis, — et toucher un accord ou deux de ton instrument ?

LUCIUS

— Oui, monseigneur, si cela vous fait plaisir.

BRUTUS

Cela m'en fait, mon enfant ; — je te donne trop de peine, mais tu as bon vouloir.

LUCIUS

C'est mon devoir, monseigneur.

BRUTUS

— Je ne devrais pas étendre tes devoirs au delà de tes forces, — je sais que les jeunes têtes doivent avoir leur temps de sommeil. ⁷⁴⁰

LUCIUS

— J'ai déjà dormi, monseigneur.

BRUTUS

— Tant mieux ; tu dormiras encore ; — je ne te tiendrai pas longtemps ; si je vis, — je veux être bon pour toi.

BRUTUS

Lucius chante et s'endort peu à peu.

BRUTUS

— C'est un air somnolent... Ô assoupissement meurtrier ! — tu poses ta masse de plomb sur cet enfant — qui te joue de la musique !... Doux être, bonne nuit ! — Je ne serai pas assez cruel pour t'éveiller. — Pour peu que tu inclines la tête, tu vas briser ton instrument ; — je vais te l'ôter, et bonne nuit, mon bon garçon !

BRUTUS

Prenant son livre.

745

BRUTUS

— Voyons, voyons... N'ai-je pas plié le feuillet — où j'ai interrompu ma lecture ? C'est ici, je crois.

BRUTUS

Il s'assied.

SPECTRE DE CÉSAR

— Comme ce flambeau brûle mal !... Ah ! qui vient ici ? — C'est, je crois, l'affaiblissement de mes yeux — qui donne forme à cette monstrueuse apparition. — Elle vient sur moi. Es-tu quelque chose ? Es-tu un dieu, un ange ou un démon, — toi qui glaces mon sang et fais dresser mes cheveux ? — Dis-moi qui tu es.

SPECTRE

— Ton mauvais génie, Brutus.

BRUTUS

Pourquoi viens-tu ?

750

SPECTRE

— Pour te dire que tu me verras à Philippes.

BRUTUS

— Eh bien, je te reverrai donc ?

SPECTRE

Oui, à Philippes.

SPECTRE

Le spectre s'évanouit.

BRUTUS

— Eh bien ! je te verrai à Philippes. — Maintenant que j'ai repris courage, tu t'évanouis ; — mauvais génie, je voudrais m'entretenir encore avec toi... — Enfant ! Lucius !... Varron !
Claudius, mes maîtres, éveillez-vous ! — Claudius !

755

LUCIUS

— Les cordes sont fausses, monseigneur.

BRUTUS

— Il croit être encore à son instrument... — Lucius, éveille-toi.

LUCIUS

— Monseigneur ?

BRUTUS

Est-ce que tu rêvais, Lucius, que tu as crié ainsi ?

LUCIUS

— Monseigneur, je ne sais pas si j'ai crié.

760

BRUTUS

— Oui, tu as crié... As-tu vu quelque chose ?

LUCIUS

Rien, monseigneur.

BRUTUS

— Rendors-toi, Lucius... Allons, Claudius ! — Et toi, camarade, éveille-toi !

VARRON

Monseigneur ?

CLAUDIUS

Monseigneur ?

765

BRUTUS

— Pourquoi donc, mes amis, avez-vous crié ainsi dans votre sommeil ?

VARRON ET CLAUDIUS

— Avons-nous crié, monseigneur ?

BRUTUS

Oui ; avez-vous vu quelque chose ?

VARRON

— Non, monseigneur, je n'ai rien vu.

CLAUDIUS

Ni moi, monseigneur.

770

BRUTUS

— Allez me recommander à mon frère Cassius : — dites-lui de porter ses forces de bonne heure à l'avant-garde : nous le suivrons.

VARRON ET CLAUDIUS

Ce sera fait, monseigneur.

VARRON ET CLAUDIUS

Ils sortent.

VARRON ET CLAUDIUS

‌

SCÈNE XIV

(Les plaines de Philippes.)

OCTAVE

— Eh bien, Antoine, nos espérances sont justifiées. — Vous disiez que l'ennemi ne descendrait pas, — mais qu'il tiendrait les collines et les régions supérieures. — Ce n'est pas ce qui arrive : voici leurs forces en vue. — Ils prétendent nous braver ici, à Philippi, — répondant à l'appel avant que nous le leur adressions.

ANTOINE

— Bah ! je suis dans leur pensée, et je sais — pourquoi ils font cela. Ils seraient bien aises — de gagner d'autres parages, et ils descendent sur nous — avec la bravoure de la peur, croyant, par cette fanfaronnade, — nous inculquer l'idée qu'ils ont du courage ; — mais ils n'en ont pas.

MESSAGER

Préparez-vous, généraux ; — l'ennemi arrive en masses martiales, — arborant l'enseigne sanglante du combat, — et il faut agir immédiatement.

ANTOINE

— Octave, portez lentement vos troupes — sur le côté gauche de la plaine.

OCTAVE

— C'est moi qui prendrai la droite ; prenez la gauche, vous.

ANTOINE

— Pourquoi me contrecarrer en cet instant critique ?

780

OCTAVE

— Je ne vous contrecarre pas ; mais je le veux ainsi.

OCTAVE

Marche militaire.

OCTAVE

Tambours. Entrent Brutus, Cassius , et leurs troupes ; puis Lucilius, Titinius, Messala et autres.

BRUTUS

— Ils s'arrêtent pour parlementer.

CASSIUS

— Faites halte, Titinius, nous allons avancer et conférer avec eux.⁷⁸⁵

OCTAVE

— Marc Antoine, donnerons-nous le signal de la bataille ?

ANTOINE

— Non, César, nous répondrons à leur attaque.

ANTOINE

Montrant Cassius et Brutus qui s'avancent.

ANTOINE

— Sortons des rangs, les généraux voudraient nous dire quelques mots.

OCTAVE

Ne bougez pas avant le signal.

790

BRUTUS

— Les paroles avant les coups, n'est-ce pas, compatriotes ?

OCTAVE

— Soit, mais nous n'avons pas, comme vous, de préférence pour les paroles.

BRUTUS

— De bonnes paroles valent mieux que de mauvais coups, Octave.

ANTOINE

— Avec vos mauvais coups, Brutus, vous donnez de bonnes paroles : — témoin le trou que vous fîtes dans le cœur de César, — en criant : Salut et longue vie à César !

CASSIUS

Antoine, — la portée de vos coups est encore inconnue ; — mais quant à vos paroles, elles volent les abeilles de l'Hybla, — et leur 795 dérobent leur miel.

ANTOINE

Mais non leur dard.

BRUTUS

— Oh ! oui, et leur voix aussi ; — car vous leur avez pris leur bourdonnement, Antoine, — et très-prudemment vous menacez avant de piquer.

ANTOINE

— Misérables, vous n'avez pas fait de même, quand vos vils poignards — se sont ébréchés dans les flancs de César : — vous montriez vos dents comme des singes, vous rampiez comme des lévriers, — et vous vous prosterniez comme des esclaves, baisant les pieds de César, — tandis que Casca, ce damné limier, — frappait César au cou par derrière ! Ô flatteurs !

CASSIUS

— Flatteurs !... C'est vous, Brutus, que vous devez remercier : — cette langue ne nous offenserait pas ainsi aujourd'hui, — si Cassius avait trouvé crédit.

OCTAVE

— Allons, allons, la conclusion ! Si l'argumentation nous met en 800
sueur, — la preuve exige une transpiration plus rouge.

OCTAVE

Dégainant.

OCTAVE

— Voyez, je tire l'épée contre les conspirateurs : — quand croyez-vous que cette épée rentrera au fourreau ? — Pas avant que les

vingt-trois blessures de César — ne soient bien vengées ou qu'un autre César — n'ait fourni un meurtre de plus à l'épée des traîtres !

BRUTUS

— César, tu ne saurais mourir de la main des traîtres, — à moins que tu ne les amènes avec toi.

OCTAVE

Je l'espère bien ; — je ne suis pas né pour mourir par l'épée de Brutus.

BRUTUS

— Oh ! quand tu serais le plus noble de ta race, — jeune homme, 805
tu ne saurais mourir d'une plus honorable mort.

CASSIUS

— Il est indigne d'un tel honneur, cet écolier mutin, — l'associé d'un farceur et d'un libertin.

ANTOINE

— Toujours le vieux Cassius !

OCTAVE

Allons, Antoine, retirons-nous... — Traîtres, nous vous lançons à la gorge notre défi ; — si vous osez combattre aujourd'hui, venez dans la plaine ; — sinon, quand vous serez en goût.

OCTAVE

Sortent Octave, Antoine et leurs armées.

CASSIUS

- Allons, vents, soufflez ; houle, soulève-toi, et vogue la barque !
— La tempête est déchaînée, et tout est remis au hasard. 810

BRUTUS

- Holà ! Lucilius, écoutez ! un mot.

LUCILIUS

Monseigneur ?

LUCILIUS

Brutus et Lucilius conversent à part.

CASSIUS

- Messala !

MESSALA

Que dit mon général ? 815

CASSIUS

Messala, — c'est aujourd'hui l'anniversaire de ma naissance ; à pareil jour — Cassius est né. Donne-moi ta main, Messala. — Sois-moi témoin que contre mon vouloir, — ainsi que Pompée, j'ai été contraint d'aventurer au hasard d'une bataille toutes nos libertés

CASSIUS

. — Tu sais combien j'étais fermement attaché à Épicure — et à sa doctrine ; maintenant je change de sentiment, — et j'incline à

croire aux présages. — Quand nous venions de Sardes, sur notre première enseigne — deux aigles se sont abattus, ils s’y sont perchés, — et, prenant leur pâture des mains de nos soldats, — ils nous ont escortés jusqu’ici à Philippes. — Ce matin, ils se sont envolés et ont disparu : — et à leur place des corbeaux, des corneilles et des milans — planent au-dessus de nos têtes, abaissant leurs regards sur nous, — comme sur des victimes agonisantes. Leur ombre semble — un dais fatal sous lequel — s’étend notre armée, prête à rendre l’âme.

MESSALA

— Ne croyez pas à tout cela.

CASSIUS

Je n’y crois qu’en partie ; — car je suis dans toute la fraîcheur du courage, et résolu — à affronter très-fermement tous les périls.

BRUTUS

— C’est cela, Lucilius.

820

BRUTUS

— À prendre pour règle cette philosophie — qui me fit blâmer Caton de s’être donné — la mort. Je ne sais comment, — mais je trouve lâche et vil — de devancer, par crainte de ce qui peut arriver, — le terme de l’existence. Je m’armerai de patience, — en attendant l’arrêt providentiel des puissances suprêmes — qui nous gouvernent ici-bas.

CASSIUS

Ainsi, si nous perdons cette bataille, — vous consentirez être mené en triomphe — à travers les rues de Rome !

BRUTUS

— Non, Cassius, non ; ne crois pas, toi, noble Romain, — que jamais Brutus ira à Rome enchaîné : — il porte une âme trop grande. Mais ce jour — doit achever l'œuvre que les Ides de Mars ont commencée, — et je ne sais si nous nous reverrons. — Disons-nous donc un éternel adieu. — Pour toujours, pour toujours, adieu, Cassius ! — Si nous nous revoyons, eh bien, nous sourirons ; — sinon, nous aurons bien fait de prendre congé l'un de l'autre.

CASSIUS

— Pour toujours, pour toujours, adieu, Brutus. — Si nous nous retrouvons, oui, nous sourirons ; — sinon, c'est vrai, nous aurons bien fait de prendre congé l'un de l'autre !

BRUTUS

— En marche donc !... Oh ! si l'homme pouvait savoir — d'avance la fin de cette journée ! — Mais il suffit qu'il sache que la journée ⁸²⁵ doit finir, — et alors il sait la fin... Allons !... holà ! En marche !

BRUTUS

Ils sortent.

BRUTUS

‌

SCÈNE XV

(Le champ de bataille.)

BRUTUS

— À cheval, à cheval, Messala ! à cheval, et remets ces bulletins —
aux légions de l'autre aile.

BRUTUS

Bruyante alarme.

BRUTUS

— Qu'elles s'élancent immédiatement, car je n'aperçois plus —
qu'une molle résistance dans l'aile d'Octave, — et un choc sou-
dain va la culbuter. — À cheval, à cheval, Messala ! qu'elles se
précipitent toutes ensemble !

830

BRUTUS

Ils sortent.

BRUTUS

‌

SCÈNE XVI

(Une autre partie du champ de bataille.)

CASSIUS

— Oh ! regarde, Titinius, regarde, les misérables fuient ! — moi-même je suis devenu un ennemi pour les miens. — Cet enseigne que voilà tournait le dos ; — j’ai tué le lâche, et lui ai repris son drapeau.

TITINIUS

— Ô Cassius, Brutus a donné trop tôt le signal. — Ayant l’avantage sur Octave, — il l’a poursuivi avec trop d’ardeur ; ses soldats se sont mis à piller, — tandis que nous étions tous enveloppés par Antoine.

PINDARUS

— Fuyez plus loin, monseigneur, fuyez plus loin : — Marc Antoine est dans vos tentes, monseigneur ! Fuyez donc, noble Cassius, fuyez plus loin. 835

CASSIUS

— Cette colline est assez loin. Regarde, regarde, Titinius, — sont-ce mes tentes que je vois en flammes ?

TITINIUS

— Ce sont elles, monseigneur.

CASSIUS

Titinius, si tu m’aimes, — monte mon cheval, et troue-le de tes éperons, — jusqu’à ce qu’il t’ait transporté à ces troupes là-bas — et ramené ici ; que je sache avec certitude — si ce sont des troupes amies ou ennemies.

TITINIUS

— Je reviens ici aussi vite que la pensée.

TITINIUS

Il sort.

840

CASSIUS

— Toi, Pindarus, monte plus haut sur cette colline ; — ma vue a toujours été trouble ; regarde Titinius, — et dis-moi ce que tu remarques dans la plaine.

CASSIUS

Pindarus sort.

CASSIUS

— Ce jour fut le premier où je respirai. Le temps a achevé sa révolution ; — et je finirai là même où j'ai commencé ; — ma vie a parcouru son cercle... L'ami, quelles nouvelles ?

PINDARUS

— Oh ! monseigneur !

CASSIUS

Quelles nouvelles ?

845

PINDARUS

Acclamations lointaines.

CASSIUS

Descends ! ne regarde pas davantage... — Oh ! lâche que je suis de vivre si longtemps, — pour voir mon meilleur ami pris sous mes yeux !

PINDARUS

À Pindarus.

PINDARUS

— Viens ici, l'ami : — je t'ai fait prisonnier chez les Parthes ; — et je t'ai fait jurer, en te conservant la vie, — que tout ce que je te commanderais, — tu l'exécuterais. Eh bien, voici le moment de tenir ton serment ! — Désormais sois libre ; et, avec cette bonne lame — qui traversa les entrailles de César, fouille cette poitrine. — Ne t'arrête point à répliquer. Tiens, prends cette poignée, — et, dès que mon visage sera couvert

(il l'est déjà)

PINDARUS

, — dirige la lame... César, tu es vengé — avec le même glaive qui t'a tué. 850

PINDARUS

Il meurt.

PINDARUS

— Ainsi, je suis libre ; mais je ne le serais pas ainsi devenu, — si j'avais osé faire ma volonté. Ô Cassius ! — Pindarus va s'enfuir de

ce pays vers des parages lointains — où jamais Romain ne le reconnaîtra.

PINDARUS

Il sort.

MESSALA

— Ce n'est qu'un revers pour un revers, Titinius ; car Octave — est culbuté par les forces du noble Brutus, — comme les légions de Cassius le sont par Antoine.

TITINIUS

— Ces nouvelles vont bien rassurer Cassius.

855

MESSALA

— Où l'avez-vous laissé ?

TITINIUS

Tout désolé, — avec Pindarus, son esclave, sur cette hauteur.

MESSALA

— N'est-ce pas lui que voilà couché à terre ?

TITINIUS

— Il n'est pas couché comme un vivant... Ô mon cœur !

MESSALA

— N'est-ce pas lui ?

860

TITINIUS

Non, ce fut lui, Messala, — mais Cassius n'est plus. Ô soleil couchant, — comme tu descends vers la nuit dans tes rouges rayons, — ainsi dans son sang rouge le jour de Cassius s'est éteint. — Le soleil de Rome est couché ! Notre jour est fini ! — Viennent les nuages, les brumes et les dangers ! Notre œuvre est accomplie. — La crainte de mon insuccès a accompli cette œuvre !

MESSALA

— La crainte d'un insuccès a accompli cette œuvre. — Ô exécration erreur, fille de la mélancolie, — pourquoi montres-tu à la crédule imagination des hommes — des choses qui ne sont pas ! Ô erreur si vite conçue, — jamais tu ne viens au jour heureusement, — mais tu donnes la mort à la mère qui t'engendra.

TITINIUS

— Holà, Pindarus ! où es-tu, Pindarus ?

TITINIUS

Hâtez-vous, Messala, — pendant que je vais chercher Pindarus.

TITINIUS

Sort Messala.

865

TITINIUS

— Pourquoi m'avais-tu envoyé, brave Cassius ? — Est-ce que je n'ai pas rencontré tes amis ? Est-ce qu'ils n'ont pas — déposé sur mon front cette couronne de triomphe, — en me disant de te la donner ? Est-ce que tu n'as pas entendu leurs acclamations ? — Hélas ! tu as

mal interprété toutes choses. — Mais tiens, reçois cette guirlande sur ton front ; — ton Brutus m’a ordonné de te la remettre, et je — veux exécuter son ordre.

TITINIUS

Il détache sa couronne et la pose sur le front du cadavre.

TITINIUS

Brutus, accours vite — et vois combien j’honorais Caius Cassius...

TITINIUS

Il ramasse l’épée de Cassius.

TITINIUS

— Avec votre permission, dieux !... Tel est le devoir d’un Romain.
— Viens, glaive de Cassius, et trouve le cœur de Titinius ! ⁸⁷⁰

TITINIUS

Il se frappe et meurt.

BRUTUS

— Où, Messala ? où est son corps ?

MESSALA

— Là-bas ; et voyez Titinius qui le pleure !

BRUTUS

— La face de Titinius est tournée vers le ciel.

CATON

Il est tué.

875

BRUTUS

Alarme au loin.

CATON

— Brave Titinius ! Voyez, n'a-t-il pas couronné Cassius mort !

BRUTUS

— Existe-t-il encore deux Romains tels que ceux-ci ? — Ô toi, le dernier des Romains, adieu ! — Il est impossible que jamais Rome — enfante ton égal. Amis, je dois plus de larmes — à ce mort que vous ne m'en verrez verser... — Je trouverai le moment, Cassius, je trouverai le moment... — Venez donc, et faites porter son corps à Thassos : — ses funérailles n'auront pas lieu dans notre camp ; cela nous découragerait... Lucilius, venez ; — venez aussi, jeune Caton ; au champ de bataille ! — Labéon, Flavius, portez nos troupes en avant. — Il est trois heures ; et, avant la nuit, Romains, — il faut que nous tentions la fortune dans un second combat.

BRUTUS

Ils sortent.

BRUTUS

‌

880

SCÈNE XVII

(Le champ de bataille.)

BRUTUS

— Encore, compatriotes ! encore ! oh ! revenez à la charge.

CATON

— Quel bâtard reculerait ? Qui veut marcher avec moi ? — Je veux proclamer mon nom dans la plaine : — je suis le fils de Marcus Caton, holà ! — un ennemi des tyrans, l'ami de ma patrie ! — Je suis le fils de Marcus Caton, holà !

CATON

Il charge l'ennemi.

BRUTUS

— Et moi, je suis Brutus, Marcus Brutus, moi ! — Brutus, l'ami de ma patrie : reconnaissez-moi pour Brutus !

BRUTUS

Il sort, chargeant l'ennemi. Caton est accablé par le nombre et tombe.

885

LUCILIUS

— Ô jeune et noble Caton, te voilà donc à bas ! — Ah ! tu meurs aussi vaillamment que Titinius, — et tu peux être honoré comme le fils de Caton !

PREMIER SOLDAT

— Rends-toi, ou tu meurs.

LUCILIUS

Je ne me rends que pour mourir.

LUCILIUS

Offrant de l'argent au soldat.

LUCILIUS

— Voici qui te décidera à me tuer sur-le-champ : — tue Brutus, et
sois honoré par sa mort. ⁸⁹⁰

PREMIER SOLDAT

— Ne le tuons pas... C'est un noble prisonnier !

DEUXIÈME SOLDAT

— Place, holà ! Dites à Antoine que Brutus est pris.

PREMIER SOLDAT

— Je dirai la nouvelle... Voici le général qui vient.

PREMIER SOLDAT

— Brutus est pris, Brutus est pris, monseigneur !

ANTOINE

Où est-il ? ⁸⁹⁵

LUCILIUS

— En sûreté, Antoine ; Brutus est bien en sûreté. — J’ose assurer que nul ennemi — ne prendra vif le noble Brutus : — les dieux le préservent d’une si grande honte ! — Quelque part que vous le trouviez, soit vivant, soit mort, — vous le trouverez toujours Brutus, toujours lui-même.

ANTOINE

— Ami, ce n’est pas Brutus ; mais je veux que vous le sachiez, — c’est une prise qui n’a pas moins de valeur. J’aimerais mieux avoir — de tels hommes pour amis que pour ennemis. Allez, — et voyez si Brutus est vivant ou mort ; — et revenez à la tente d’Octave nous dire — tout ce qui se passe.

ANTOINE

Ils sortent.

ANTOINE

‌

SCÈNE XVIII

(Un roc aux abords du champ de bataille.)

BRUTUS

— Venez, pauvres amis qui me restez, reposons-nous sur ce rocher.

900

CLITUS

— Statilius a montré sa torche ; mais, monseigneur, — il n'est pas revenu : il est pris ou tué.

BRUTUS

— Assieds-toi, Clitus : tuer est le mot d'ordre ; — c'est chose à la mode aujourd'hui... Écoute, Clitus...

BRUTUS

Il lui parle bas.

CLITUS

— Quoi ! moi, monseigneur ! Non, pas pour le monde entier.

BRUTUS

— Silence, donc ! Plus un mot.

905

CLITUS

Je me tuerai plutôt moi-même.

BRUTUS

— Écoute, Dardanius...

BRUTUS

Il lui parle bas.

DARDANIUS

Moi, faire une pareille action !

CLITUS

Oh ! Dardanius !

910

DARDANIUS

Oh ! Clitus !

CLITUS

— Quelle sinistre demande Brutus t’a-t-il faite ?

DARDANIUS

— Il m’a demandé de le tuer, Clitus ! Vois, il médite.

CLITUS

— La douleur emplit ce noble vase — au point qu’elle déborde de ses yeux mêmes.

BRUTUS

— Viens ici, bon Volumnius : écoute, un mot !

915

VOLUMNIUS

— Que dit monseigneur ?

BRUTUS

Ceci, Volumnius. — Le spectre de César m’est apparu — nuitamment deux fois : à Sardes, d’abord, — et, la nuit dernière, ici, dans les champs de Philippes. — Je sais que mon heure est venue.

VOLUMNIUS

Non, monseigneur.

BRUTUS

— Si fait, j'en suis sûr, Volumnius. — Tu vois comment va le monde, Volumnius ; — nos ennemis nous ont acculés à l'abîme : — il y a plus de dignité à nous y élancer — qu'à attendre qu'ils nous y poussent. Bon Volumnius, — tu sais que nous allions tous deux ensemble à l'école ; — au nom de notre vieille affection, je t'en prie, — tiens la poignée de mon épée, tandis que je me jetterai sur la lame.

VOLUMNIUS

— Ce n'est pas l'office d'un ami, monseigneur.

920

VOLUMNIUS

Alarme.

CLITUS

— Fuyez, fuyez, monseigneur ; il n'y a plus à rester ici.

BRUTUS

— Adieu à vous ; et à vous ; et à vous, Volumnius. — Straton, tu es resté endormi tout ce temps ; — adieu à toi aussi, Straton... Compatriotes, — j'ai la joie au cœur en songeant que, dans toute ma vie, — je n'ai pas trouvé un homme qui ne me fût fidèle. — Je gagnerai à cette désastreuse journée plus de gloire — qu'Octave et Marc Antoine — n'en obtiendront par cet infâme triomphe. — Sur ce, adieu à tous ! car la bouche de Brutus — a presque achevé le récit de sa

vie. — La nuit pèse sur mes yeux ; mes os veulent reposer, —
n’ayant travaillé que pour atteindre cette heure-là.

BRUTUS

Alarme.

CRIS

Fuyez, fuyez, fuyez !

925

CRIS

Straton s’éveille et se relève.

CLITUS

— Fuyez, monseigneur, fuyez.

BRUTUS

Pars ; je te suis.

BRUTUS

Sortent Clitus, Dardanius et Volumnius.

BRUTUS

— Straton, reste auprès de ton seigneur, je te prie ; — tu es un
digne compagnon ; — un reflet d’honneur est sur ta vie : — tiens
donc mon épée, et détourne la face, — tandis que je me jetterai
dessus. Veux-tu, Straton ?

930

STRATON

— Donnez-moi d’abord votre main. Adieu, monseigneur.

BRUTUS

— Adieu, bon Straton... César, sois tranquille maintenant ! — certes, je ne t'ai pas tué avec autant d'ardeur.

BRUTUS

Straton tend l'épée, Brutus se jette sur la pointe et meurt.

BRUTUS

Alarme. Retraite. Entrent Octave, Antoine ; Messala, Lucilius, prisonniers ; puis l'armée victorieuse.

OCTAVE

— Quel est cet homme ?

935

MESSALA

L'homme de mon général. Straton, où est ton maître ?

STRATON

— Il est délivré de la servitude où vous êtes, Messala. — Les vainqueurs ne peuvent faire de lui que des cendres. — Car Brutus n'a été vaincu que par lui-même, — et nul autre n'a eu la gloire de sa mort.

LUCILIUS

— C'est ainsi que devait finir Brutus !... Je te remercie, Brutus, — d'avoir justifié les paroles de Lucilius.

OCTAVE

— Tous ceux qui servirent Brutus, je les recueille.

OCTAVE

À Straton.

940

OCTAVE

— L'ami, veux-tu employer ton temps près de moi ?

STRATON

— Oui, si Messala veut me présenter à vous.

OCTAVE

— Faites-le, bon Messala.

MESSALA

Comment est mort mon maître, Straton ?

STRATON

— J'ai tenu le glaive, et il s'est jeté dessus.

945

MESSALA

— Octave, prends donc à ta suite l'homme — qui a rendu le dernier service à mon maître.

OCTAVE

— Rendons-lui, avec tout le respect — que mérite sa vertu, les devoirs funèbres. — Ses os seront déposés cette nuit sous ma tente, —

dans l'honorable appareil qui sied à un soldat. — Sur ce, appelez les combattants au repos ; et nous, retirons-nous, — pour partager les gloires de cette heureuse journée.

OCTAVE

Ils sortent.

FIN DE JULES CÉSAR

‌